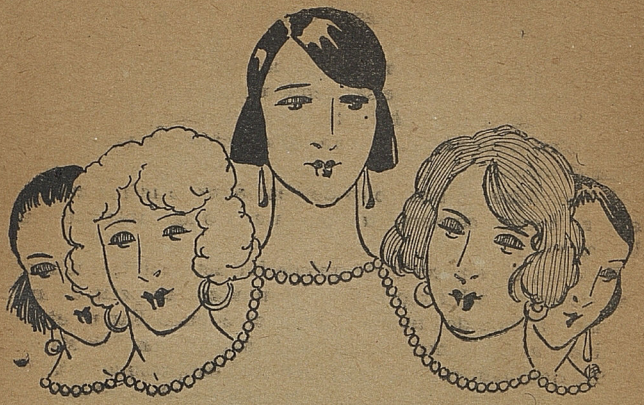
Le roman complet **1 Fr.**

Moderne Don Juan

Collection Gauloise

67, rue Servan, 67
:: PARIS (XIe) ::

H.-G. DE NANGIS



MODERNE DON JUAN

Le Cossu Magnifique

Quand ce matin de 1er avril, Gaston Verdoyant se réveilla vers 10 heures, il eût immédiatement un grand sentiment de tristesse, en revenant à la réalité.

Quelles pensées accouraient donc troubler son caractère, si égal, et si gai d'habitude ?

Des souvenirs, évidemment. Or, Gaston songeait que rien n'est féroce comme le souvenir d'un mauvais événement parce qu'il nous fait revivre bien plus intensément la passe malheureuse de notre existence que ne nous transporte, dans d'exquises délices, la souvenance d'un moment délicieux de notre vie.

Et ses réminiscences étaient véritablement cruelles.

En effet, ce jour de 1er avril, jour de farce pour beaucoup d'imbéciles, en était un pour lui aussi ! C'était l'anniversaire

de sa naissance ; jour fatidique que, par esprit de bonne humeur, il appelait autrefois : celui de son entrée dans le monde.

A présent que Gaston avait quarante-cinq ans, il désignait cette date : celle de sa première guigne.

Une autre ombre obscurcissait son âme : le surlendemain, c'est-à-dire le 3, il y aurait exactement 15 ans qu'il avait divorcé.

A l'encontre de beaucoup de gens dans le même cas que le sien, il avait conservé toujours un très agréable souvenir de Fanny.

En effet, si ce n'avait été qu'elle fût dépensière, il n'avait rien de grave à lui reprocher. Néanmoins, ce petit défaut, commun à bien des femmes, avait créé entre Fanny et lui une incontestable incompatibilité d'humeur quand ils s'aperçurent que leur capital était dispersé en presque totalité.

Gaston revivait en pensée cette soirée, de soulagement à l'époque et de tristesse aujourd'hui, où tous deux avaient décidé de demander le divorce parce que la vie à deux n'était plus possible avec une fortune globale s'élevant à 19.347 francs.

Alors, ç'avaient été les démarches chez les hommes d'affaires, les avocats, au Tribunal, la scène de confrontation pour la réconciliation, les ordures inventées contre lui par l'avocat de Fanny et les saletés trouvées contre Fanny par son avocat à lui et enfin la vie libre, puis bientôt l'horrible solitude avec, comme moyens d'existence, un billet de cinquante francs en poche et 2.090 francs de dettes diverses.

Gaston se revoyait, en ce temps-là, s'en allant chez son vieil ami de toujours, Arthur Blanchard, solliciter de lui un mot chaleureux de recommandation pour M. Oscar Blanchard-Rondaimiche, président du Conseil d'administration de la Compagnie d'assurances « Feu et Flamme ».

Ainsi, depuis 15 années, entré dans les bureaux de cette administration comme rédacteur à 750 francs par mois, il coulait des journées fastidieuses, sans autre intérêt que celui des augmentations successives que lui valait la protection de M. Blanchard-Rondaimiche.

Quelque chose aujourd'hui manquait à Gaston : une vie sentimentale.

Certes, le mariage ne le tentait pas, car c'est le plus sûr

moyen de se faire une ennemie de la femme qui vous adore — il en savait quelque chose — mais une liaison, un bon petit amour libre, amènerait un peu de distraction et de poésie en son âme encore attendrie. Evidemment, une difficulté surgissait, engendrée par la plus stupide des réalités : celle de l'argent.

Ce n'est pas que Gaston désirât absolument que son éventuelle maîtresse lui donnât des subsides, mais il entendait bien qu'elle pût suffire à ses besoins matériels sans jamais avoir recours à lui.

Cette volonté était rendue d'autant plus forte qu'il était bien convaincu que, de ne pas donner d'argent aux femmes, est le seul moyen pratique et infaillible d'être certain que l'on est véritablement aimé pour soi-même.

Comme il était 11 heures trois quarts, notre rêveur s'étira une dernière fois, prit la résolution de sortir tous les soirs jusqu'à ce qu'il eût trouvé la femme répondant à son idéal et, ragaillardi par cette décision, chassant les nuages noirs, Gaston sauta en bas de son lit.

A cet instant, il se rappela que cette journée de congé lui était octroyée en signe de deuil, par suite de la mort du directeur de « Feu et Flamme » et que la cérémonie avait lieu à midi précis, en l'église N.-D. de Lorette, sa paroisse.

— Diable, se dit-il, je ne serai jamais à l'heure exacte.

Mais il réfléchit qu'en dix minutes, il pouvait être prêt et qu'avec un taxi-auto, il descendrait de la rue Caulaincourt en cinq minutes.

Ensuite, il supputa les chances des deux sous-directeurs qui étaient susceptibles de remplacer M. de Fercourt et fit des vœux pour que ce fût M. de Guingois qui avait toujours eu l'air de beaucoup apprécier ses services quand, à ses débuts, Gaston était employé à la comptabilité.

Ses prévisions du temps furent justes pour l'habillement, mais erronées quant au taxi-auto. En effet, vu les embarras de la circulation, il ne mit pas moins de 8 minutes pour se rendre à N.-D. de Lorette.

Il eut le malheur de se rencontrer, dès son entrée, nez à nez avec M. de Guingois qui lui demanda d'un ton assez sec pourquoi il était en retard.

A partir de cet instant, Gaston fit des vœux pour que M. de Guingois ne remplaçât pas le mort.

Naturellement, l'inhumation avait lieu au cimetière Montparnasse.

— Ça nous rabote la moitié de notre jour de congé, pensa Gaston, en déambulant, au milieu de ses collègues, le long des rues de Paris rayonnant.

Enfin, la cérémonie se termina. Un désir de marcher librement s'empara de lui. Aussi, décida-t-il d'aller à pied jusqu'à la gare Montparnasse et de prendre un café crème au buffet. Pourquoi, quand on ne part pas en voyage, aller plutôt se restaurer au buffet d'une gare de préférence à un café ? Il y avait une raison. C'est là que, jadis, Gaston avait vu, pour la première fois, celle qui devait être sa femme.

Quand l'horloge marqua 4 h. 1/2, il jugea bon de s'en aller. Or, arrivé au pied de l'escalier conduisant à la station du Nord-Sud, le hasard voulut qu'il se trouvât en tête-à-tête avec Fanny.

En gens du monde, ils se sourirent, se saluèrent et se parlèrent.

Fanny lui fit part de sa vie morne dans un luxe très appréciable. Elle s'était remariée avec un certain M. Tirafond, homme de cinquante ans, fort riche et qui avait fait fortune dans le « Tout-à-l'Egout ».

Gaston lui confessa son ennui dans une existence fastidieuse. Puis, se souvenant l'un et l'autre, qu'ils avaient été mariés ensemble, ils acceptèrent réciproquement de terminer la journée ensemble et d'unir leurs deux solitudes pour la soirée, jusqu'à minuit.

Fanny désirait fort faire preuve d'émancipation vis-à-vis de son nouveau mari, car elle avait acquis la preuve que M. Tirafond la trompait depuis deux mois avec une maîtresse, femme légère de la rue de Moscou.

Gaston, attendri et très confiant de sa nature, expliqua pourquoi il était libre aujourd'hui et avoua qu'il était encore garçon.

Sans s'apercevoir du chemin qu'ils avaient parcouru, nos deux ex-époux se trouvèrent place Pigalle à 6 h. 1/2. Un vague désir s'empara de Gaston en débouchant à cet endroit :

« Nous sommes vraiment bien près de chez moi, pensait-il, si j'avais plus d'aplomb, je lui proposerais bien de monter voir mon perchoir de deux pièces. »

Mais il songea aussi qu'il serait peut-être imprudent de trop

précipiter les événements. Alors, il trouva un moyen terme et pria Fanny de rester dîner avec lui à l'Ermitage.

L'actuelle Mme Tirafond accepta immédiatement cette offre aussi spontanée.

Le repas se passa fort agréablement. Quelques lointains souvenirs furent évoqués qui eurent pour résultat d'amener des perles lacrymales au bord de leurs respectives paupières.

— Ce n'est pas tout ça, dit Fanny, ce jour est, pour nous, un événement heureux. Par conséquent, soyons gais, amusons-nous, allons à la fête de Montmartre.

Ils montèrent dans le railway, firent plusieurs tours de Whip et burent un demi brune.

— Oh ! s'écria Fanny, les belles vaches !

Ce cri d'admiration était poussé alors que Mme Tirafond regardait tourner un magnifique manège.

— Montons-y, fit Gaston.

— Oh oui, j'adore ça, répondit Fanny.

Et tous deux prirent place sur la même vache, madame, assise sur la tête de l'animal et monsieur à cheval sur le dos de la bête à cornes.

Pour mieux rire, Gaston s'amusa à faire crier Fanny en lui pinçant les mollets. Leurs voisins, trouvant la chose drôle, se mirent à les imiter. Tant et si bien qu'à la fin du premier tour, presque toutes les femmes hurlaient avec entrain et une simili cadence.

Les nombreux promeneurs arrêtés en curieux devant l'imposant manège, goûtaient fort ces plaisanteries. Ce que voyant, les acteurs de la scène refirent tour sur tour.

Enfin, à minuit, Fanny décida de rentrer chez elle, avenue Malakoff et permit à Gaston de l'accompagner dans le taxi jusqu'au bas de la porte.

Dans la voiture, ils reprirent leur conversation sérieuse. Alors, toujours confiant, il expliqua discrètement à son ancienne femme qu'il ne tirait ses moyens d'existence que de son emploi, aujourd'hui de 800 francs par mois, aux Assurances « Feu et Flamme ».

En arrivant devant la gare de la Porte-Maillot, Fanny eut un geste charmant qui prouva à Gaston qu'elle était véritablement une femme de cœur. Rapidement, elle sortit 150 francs de son sac et les mit doucement dans la main gauche de celui qui fut son mari.

— Tiens, je t'en prie, tu me feras plaisir, prends ceci pour les frais que tu as eus.

Et, fidèle à son principe de ne jamais contrarier les femmes, Gaston fit disparaître les billets dans la poche de son gilet en disant :

— Tu es trop bonne, vraiment.

Tandis que, mentalement, il profitait du moment de silence précédant la séparation pour faire le compte de ses dépenses, il calcula un peu avant la place Victor-Hugo que, tous frais remboursés, il avait encore 77 francs 35 centimes de bénéfice.

Quand le chauffeur se fut arrêté devant la maison indiquée, Gaston le fit l'attendre pour se faire reconduire rue Caulaincourt, mais, ne pouvant se résoudre à se séparer immédiatement de Mme Tirafond, il fit, pendant un instant, quelques pas à ses côtés sur le trottoir.

— Alors, nous nous revoyons quand ?

— Mais, demain si tu veux.

— A quelle heure ?

— A l'heure qui te sera commode.

— Oh ! tu sais, je ne suis libre que le soir, à partir de 5 h. 1/2.

— Veux-tu demain, 6 heures, Terminus Saint-Lazare ?

— Parfaitement.

— A ce moment nous aviserons de l'emploi de notre temps.

— Tu resteras encore avec moi jusqu'à minuit ?

— Oh oui ! Peut-être même 2 heures du matin.

— Ça c'est gentil.

— Alors, à demain, coco, bonne nuit.

— C'est cela, toi aussi... bonne nuit.

Puis, timidement :

— On s'embrasse ?

— Pourquoi pas ?

— Mais oui, quand ce ne serait que pour voir si on n'a pas perdu l'habitude.

— Coquin !

Ils s'embrassent...

Fanny sonne le concierge, Gaston rejoint le taxi.

. . . . . .

Le lendemain et beaucoup d'autres soirs, nos anciens mariés se retrouvèrent et, fatalement, redevenant amoureux, finirent par faire ce qu'ils faisaient, étant mariés.

M. Tirafond avait bien constaté, à différentes reprises, quand il rentrait vers 9 heures du matin, que sa femme réintégrait encore plus tard que lui le domicile conjugal.

Néanmoins, la rue de Moscou étant pour lui un centre d'affaires très attachantes, il préféra jouer le distrait vis-à-vis de Fanny, car il avait un besoin immense que sa tendre moitié lui laissât de plus en plus la bride sur le cou.

Or, un jour que Gaston avait adressé un mot à Mme Tirafond pour la prier de lui rendre un service d'argent, Fanny laissa exprès traîner la lettre sur une table.

M. Tirafond lut le billet, acquit la conviction que sa femme avait un amant, en conclut qu'elle le laisserait libre. Aussi, pour éviter qu'elle ne se fatiguât des demandes de subsides que Gaston ne se ferait pas faute de lui faire, il augmenta de 3.000 francs par mois l'argent de poche qu'il concédait à son épouse, songeant que l'argent est une bien bonne chose pour le profit d'autrui et sa propre tranquillité.

II

Dans la vie... faut pas s'en faire

Jusqu'ici, Mme Tirafond avait, de par ses continuelles sorties avec son ex-mari, empêché Gaston Verdoyant de se livrer à la recherche de la femme idéale qu'il ambitionnait de rencontrer un jour.

Certes, Fanny, avec le temps, lui apparaissait plus sérieuse et ses goûts de la dépense ne choquaient plus, en aucun point, son ancien époux, au contraire.

Mais si gentille fût-elle, Gaston ne pouvait s'empêcher de se rappeler continuellement cette phrase d'un philosophe au sujet des femmes divorcées : ce sont des livres déjà lus.

Or, sans vouloir, bien loin de là, rompre la reprise des relations, il souhaitait, néanmoins, de toute l'ardeur de son cœur, feuilleter un livre, sinon tout neuf, du moins qui lui serait inconnu.

Pour être assuré de sa complète liberté, il expliqua, en quelques mots, à Fanny, qu'on l'avait chargé, en sa qualité d'inspecteur, d'aller à Rouen vérifier, pendant deux se-

maines, la marche et les opérations de la succursale de « Feu et Flamme ».

— Pourquoi cela te contrarie-t-il, mon chéri ?

— Parce que je vais rester quinze jours sans te voir.

— Evidemment, il m'est difficile de partir si longtemps sans motif. Cependant, en cherchant bien, je pourrais peut-être trouver une raison valable auprès de mon mari, à qui, je t'assure, je ne manquerai pas.

— Qu'en sais-tu/?

— J'en suis certaine, voyons, et sa Lucile ?

— Bah ! une distraction ! Tandis que toi. Et puis, ce serait très compromettant pour moi de t'avoir là-bas. Tu comprends bien que, dès lors que l'on me sait célibataire, le fait d'avoir une femme qui serait avec moi à l'hôtel, dans la même chambre, qui prendrait ses repas avec moi, qui, le soir, sortirait avec moi...

— Oui, c'est vrai, il y a tant de mauvaises langues, en province surtout, où l'on est cancanier, que les gens supposeraient immédiatement que je suis ta maîtresse.

— Tu l'as dit.

— Je pourrai, à l'occasion, louer une chambre pour moi seule. Nous n'aurions qu'à nous rejoindre la nuit, personne ne nous verrait.

— Non, crois-moi, ce ne serait pas prudent. Songe quel poids pourraient avoir mes rapports si tout à coup j'avais la réputation d'un type pas sérieux ?

— Et si j'allais te voir du samedi au lundi ?

— Dans un endroit comme une ville de province ce deviendrait encore plus scandaleux ! De quoi aurais-tu l'air ? Et moi qui me verrais forcé de décliner les sorties et invitations de mes collègues de là-bas, sous prétexte d'empêchement ? Quels motifs invoquer ? Non, vois-tu, le mieux est d'en prendre notre parti.

— Au fond, nous sommes bien tranquilles comme cela, tu as raison, soyons sages. Quand pars-tu ?

— Ce soir, à 9 heures.

— C'est bien. Nous dînerons ensemble, je t'accompagnerai au train.

« Diable, pensa Gaston, voilà ma soirée perdue. Jusqu'où vais-je être obligé d'aller dans ce train qui m'emportera ?

— J'y pense, mon chou. Il est impossible de nous offrir

même cette suprême satisfaction, car M. de Guingois, le directeur, m'a dit d'être à 7 heures à son bureau pour recevoir ses dernières instructions et quelques notes confidentielles.

— *Oh ! oui, j'adore ça,* (page 5).

— Alors, coco, je regrette. En tout cas, on s'écrira tous les jours ?

— Oui, sauf demain, jour de mon arrivée où je serai très occupé.

— C'est vrai. Eh bien, mets-moi un télégramme : Fanny, Paris 22, St-Augustin, pour me faire savoir comment tu as fait le voyage.

— Entendu. Au revoir, mon chou.

— Au revoir coco. N'oublie pas de mettre sur la dépêche l'adresse de ton hôtel.

— Oui. Au revoir.

Et sur ces mots tendres, les deux ex-époux se quittèrent.

La gentillesse de Fanny ne pouvait qu'ancrer profondément dans ses idées ce pauvre Gaston Verdoyant, à savoir qu'une maîtresse, c'est tout de même bien plus gentil, bien plus affectueux qu'une femme légitime, même charmante.

Heureusement que son collègue Poulard partait bien pour Rouen pendant quinze jours, faire son inspection. Alors, ne sachant pas s'il le trouverait chez lui ou s'il ne le dérangerait pas, Gaston prit le parti d'aller l'attendre à la gare et de le charger d'envoyer le télégramme en indiquant son hôtel.

Poulard s'empara du brouillon remis par Gaston, promit d'expédier la missive télégraphique, puis de faire parvenir les lettres que, nécessairement, Fanny, pleine de confiance, enverrait à Verdoyant à qui elle devrait écrire à l'adresse :

Hôtel de Normandie,
chez M. Poulard.

Enfin, il fut également décidé que les réponses seraient dirigées vers Poulard, sous double enveloppe et qu'elles seraient, par ses soins, réexpédiées sur Paris.

Evidemment ceci augmenterait les frais de timbres, mais qu'importait ! Sauver la façade, dissimuler un léger petit mensonge, tout était là.

D'ailleurs, ce montage de cou était, en effet, bien insignifiant car, en y réfléchissant de près, l'inspection de la succursale de Rouen par un envoyé de Paris avait réellement lieu. La différence ne portait donc, en définitive, que sur la seule personne de l'inspecteur. Bagatelle ! bagatelle !

Sachant qu'il pouvait d'autant mieux compter sur la parole de son ami Poulard que ce dernier comprenait la situation de Gaston avec plus de clairvoyance que tout autre collègue, puisque, lui aussi, avait une amie, Verdoyant, sans perdre de temps, se mit immédiatement en campagne pour essayer de trouver une femme dont la mentalité répondrait à la sienne.

Machinalement il se dirigea, sans savoir comment, vers la Porte Maillot. Il ne s'aperçut de la direction qu'il avait prise comme but de promenade et de recherche qu'en descendant l'avenue de la Grande-Armée.

» Bah ! pensa-t-il ; venir chercher une maîtresse dans le quartier où habite Fanny, ce n'est peut-être pas la quintescence même de la délicatesse ».

Puis, réfléchissant, il songea qu'après tout c'était son amour instinctif pour son ex-femme et actuelle amie qui avait involontairement guidé ses pas dans cette direction. Cette idée lui retira le remords du début. Alors, tout naturellement, il franchit la barrière, délaissant Luna-Park pour la fête de Neuilly.

A peine était-il depuis un quart d'heure en train d'errer entre ces deux rangées de baraques, que son attention fut attirée par le bruit et l'éclairage d'un manège magnifique de vaches.

Reconnaissant celui sur lequel, quelques semaines plus tôt, il s'était tant amusé avec Fanny, il fut pris d'un très ardent et non moins irrésistible désir de faire, au moins, un tour. Et, admirant l'ironie des choses qui voulaient que la vue d'un manège de vaches évoquât en lui le souvenir tendre de Fanny, il profita du ralentissement pour s'avancer au premier rang afin de monter le plus tôt possible.

A cet instant précis où il venait de s'asseoir confortablement à califourchon, sur le dos d'un de ces ruminants, son attention fut attirée une deuxième fois par une femme charmante autant que châtain clair qu'un des surveillants priait de descendre parce qu'il n'y avait plus de place.

Indigné, Gaston Verdoyant proposa à la dame de lui céder sa vache ou de la partager. Cette délicieuse personne remercia avec empressement et se prononça en faveur du partage.

Aussitôt Gaston la hissa sur l'animal et l'aida à s'asseoir sur la tête, comme dans un fauteuil, entre les deux cornes.

Par la force des choses, une conversation s'engagea. La dame adorait tourner ainsi pendant plusieurs minutes. Au troisième tour, Gaston, sous prétexte de plaisanterie, lui chatouilla les mollets.

— Assez, assez, finissez, je vous en prie, ou je lâche tout, car je suis trop nerveuse.

— Rassurez-vous, répartit Verdoyant, et, sans vouloir

lâcher sa proie, il caressa très doucement les jambes, si bien faites, de sa nouvelle connaissance. Après que la tête leur eût tourné suffisamment, la promenade continua, très agréablement, à deux, vers le pont de Neuilly.

— Alors, mon cher, vous êtes célibataire. C'est pour cela, sans doute, que vous vous promenez tout seul.

— Hélas ! je suis célibataire, c'est pour cela que je passe mon temps le moins désagréablement possible dans ma triste solitude.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

— Ah ! Parce que je sais ce que c'est ; mais, voyez-vous, la vie conjugale m'a si mal réussi.

— Comment ? Vous êtes veuf ?

— Jamais de la vie : Divorcé !

— Oh ! J'aime mieux cela, c'est... beaucoup plus... Comment dirai-je ?... beaucoup plus distingué.

— Je vous remercie infiniment de votre appréciation, mademoiselle... mademoiselle ?

— Lucile, cher monsieur, cher monsieur ?

— Gaston, charmante Lucile.

— Bien, aimable Gaston.

En entendant ce prénom, Gaston pensa aussitôt : » Ah ! ça ce serait drôle «. Et, voulant être renseigné sans retard, il posa la question :

— Me permettrez-vous de vous accompagner jusqu'à votre porte, si, toutefois, vous ne jugez pas ma prière indiscrète ?

— Du tout, monsieur Gaston. Je n'habite d'ailleurs pas loin : rue de Moscou.

— De plus en plus étrange, repensa Gaston.

Puis l'on parla de choses et d'autres.

Plus la conversation se prolongeait, plus notre ami Verdoyant éprouvait de sympathie réelle pour la gentille Lucile. Son attirance vers cette femme était d'autant plus forte que, tout à fait convaincu que jamais le hasard ne pourrait permettre que deux femmes s'appelant Lucile habitassent la même rue, il avait acquis la certitude morale et quasi matérielle qu'il se trouvait, ce soir-là, en présence de la maîtresse de M. Tirafond.

Dès lors, cette évidence s'ancra si fortement en lui que le désir de posséder Lucile devint une véritable obsession.

Il éprouvait à son endroit une grande, une immense gratitude et ce, pour plusieurs raisons.

D'abord parce qu'il l'avait rencontrée sur le manège de vaches où, durant un bon quart d'heure, il s'était, quelques semaines auparavant, complètement épris d'un nouvel amour pour Fanny. Ensuite, parce que Lucile étant la maîtresse du mari de Fanny, il aurait une satisfaction sans bornes à se venger de celui qui avait pris sa femme et avait l'outrecuidance de la tromper. Puis aussi, parce qu'il était bien certain que jamais Lucile n'aurait besoin de lui demander d'argent puisque son rival entretenait cette femme sur un assez grand pied.

Enfin, il était reconnaissant à cette nouvelle relation de lui avoir, encore plus vivement, évoqué le souvenir de Fanny.

Comme il était minuit et demi et que la température invitait à la flânerie, Gaston prit le bras de Lucile et, tout en bavardant, tous deux se dirigèrent, à pied, vers le domicile de la belle.

— La quitterai-je devant la porte, bêtement sur le trottoir ou bien m'offrira-t-elle de monter me reposer quelques instants pour prendre un rafraîchissement ?

Ce fut le point d'interrogation cruel qui ne cessa d'assiéger l'esprit curieux de Verdoyant, depuis la place de l'Etoile jusqu'au coin du boulevard des Batignolles et de la rue de Moscou.

— Quelle chaleur ! Me permettrez-vous de vous offrir encore quelque chose à la brasserie Champigneules ?

— Non pas. A présent, c'est mon tour. Voulez-vous me faire le plaisir de monter un instant chez moi prendre une menthe à l'eau ?

— J'accepterais bien volontiers si je n'avais pas peur de me révéler indiscret.

— Indiscret ? Vous voulez rire. Ne craignez rien ; mon ami n'est pas chez moi, ce soir, il est avec sa femme.

— Ah ! vous avez un ami ?

— Comme tout le monde, naturellement. Çà vous étonne ?

— Oh ! pas du tout ! j'envie ce veinard. Ce veinard de... Mais, je suis bête, je ne puis le nommer.

— C'est vrai, vous ne connaissez pas son nom. Il s'appelle d'un nom rigolo, M. Tirafond. Il habite avenue Malakoff et a épousé la femme divorcée d'un nommé Gaston Verdoyant. Elle, elle s'appelle Fanny.

— Vous la connaissez ?

— C'est-à-dire que mon ami me l'a fait voir dans la rue, un jour qu'il se promenait avec elle.

— Elle est bien ?

— Quelconque. Je ne lui trouve aucun chic.

— Et lui ?

— Oh lui ! Il est plutôt moche. Mais c'est son argent qui me plaît. D'ailleurs, j'ai trois autres amis avec lui.

— Trois autres ?

— Parfaitement. Deux qui payent et un qui reçoit.

— Les deux qui payent sont riches comme M. Tirafond ?

— Je ne sais pas. Ils ne viennent que deux fois par semaine l'après-midi seulement, et ne me racontent pas leurs affaires.

— Et celui qui reçoit ?

— Ah ! celui-là, il est très chic. Il vient déjeuner tous les jours chez moi, de midi un quart à deux heures moins dix, parce qu'il travaille toute la journée.

— C'est un garçon instruit ?

— Je crois bien, il est employé au contentieux d'une grande compagnie d'assurances : « Feu et Flamme ». Il s'appelle Alphonse Poulard. Il est parti pour Rouen, ce soir, pendant quinze jours.

— C'est intéressant.

— Quoi donc ? D'aller à Rouen ?

— Non, d'avoir quatre amis.

— Faut bien vivre et s'amuser. Or, pour ce qui est de la distraction, il n'y a pas mieux que l'amour vrai.

— Ça, c'est très exact.

— Alors, pour s'offrir de l'amour vrai, faut bien gagner des sous avec de l'amour faux.

— Parfaitement.

(Quelques pas en silence. Sonnette électrique. Deux minute d'attente car les concierges sont profondément endormis. La porte s'ouvre).

LUCILE. — Marchez doucement, ne dites rien, je vais crier mon nom.

GASTON, *tout bas.* — Oui.

(Montée en silence. Porte ouverte. Lumière électrique).

LUCILE, *bas.* — Entre.

GASTON, *à lui-même.* — Elle me tutoie.

Lucile. — Accroche ton chapeau et mets ta canne dans ce coin.

Gaston. — C'est gentil, chez toi.

Lucile. — N'est-ce pas ? D'ailleurs Alphonse a tant de goût.

Gaston. — Il le prouve à tous points de vue...

Lucile s'échappa un instant, revint avec un plateau sur lequel s'entrechoquaient deux verres, une bouteille de menthe verte et une carafe pleine d'eau.

Quand ils eurent bu, la conversation dévia sur la chaleur, la vie chère et les taxi-autos. A deux heures et demi du matin, Gaston, ne voulant pas précipiter les choses et se sentant un peu ahuri par tout ce qu'il venait d'apprendre en si peu de temps, se leva pour prendre congé comme une horloge tintait dans le lointain du calme de la nuit.

Gaston. — Ma chère amie, je vois qu'il se fait tard, je ne voudrais pas abuser de vos instants et vous empêcher de dormir.

Lucile. — Croyez bien, mon cher ami, que vous n'abusez pas ; j'ai l'habitude de me lever tard.

Gaston. — Quelle chance vous avez !

Lucile. — Vous vous levez de bonne heure ?

Gaston. — A 7 h. 1/2 je travaille.

Lucile. — Où ça ?

Gaston. — Dans une compagnie d'assurances.

Lucile. — Laquelle.

Gaston. — A « Feu et Flamme ».

Lucile. — Comme Alphonse ! Tu le connais ?

Gaston. — Très bien.

Lucile. — Surtout ne lui dis pas...

Gaston. — Compte sur moi.

Lucile. — Tu rentres à pied ?

Gaston. — Forcément, à cette heure-ci...

Lucile. — Tu habites loin... ?

Gaston. — Rue Caulaincourt. Tu vois que j'ai encore une petite balade avant d'arriver.

Lucile. — Je crois bien.

Gaston se dirigea, tout en parlant, vers le porte-manteau pour y décrocher son chapeau et prendre sa canne.

Il entr'ouvrit la porte, se retourna vers Lucile, lui baisa la main, lui demanda quel jour il pourrait la revoir ?

Lucile. — C'est vrai qu'on se reverra. Tu es si distingué, tu m'as fait passer une si bonne soirée, à moi qui avais le cafard du départ d'Alphonse.

Gaston. — Demain, à 6 heures, veux-tu ?

Lucile. — C'est cela.

Gaston. — Où ?

Lucile. — Ici, n'est-ce pas ?

Gaston. — Entendu. Au revoir. Je vais encore réveiller tes pipelets.

Lucile. — C'est vrai. Les pauvres gens ! Je n'y pensais pas. *(Attrapant aussitôt Gaston par le bras.)* Allons, imbécile, rentre et reste.

III

Le sourire de l'amour

Quand, le matin, Gaston Verdoyant quitta Lucile, il était ravi de l'avoir connue.

Cette jeune femme, en effet, était aimable, sentimentale, aimante, confiante et, ce qui ne gâte rien, sensuelle au plus ultime degré.

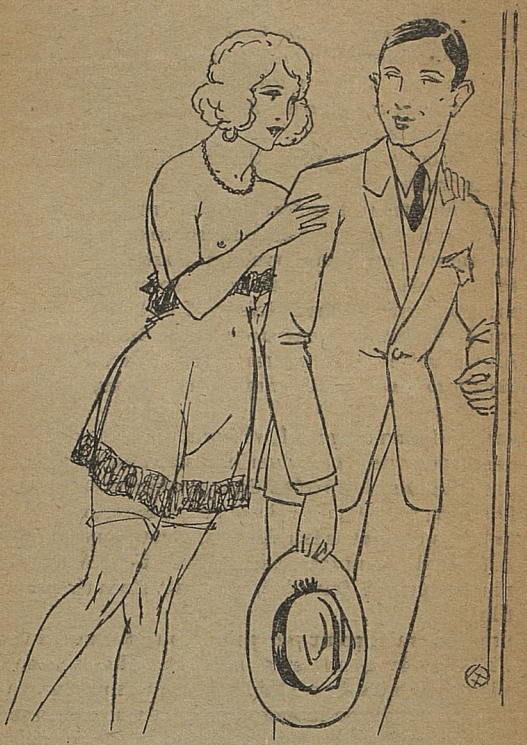
Durant leur nuit ou mieux, leur portion de nuit, Lucile et Gaston n'avaient pas eu le plus petit instant pour dormir car l'amour d'abord et la conversation ensuite avaient occupé chacune de leurs minutes.

Entre autres choses, ils avaient décidé ceci :

Puisque Lucile devait aller à la campagne passer quinze jours chez Albertine Forée, une de ses bonnes amies, elle ferait coïncider son absence de Paris avec celle de Poulard. De cette façon, elle ne serait pas encore privée de lui une deuxième quinzaine.

A ce petit séjour chez Albertine, venait s'ajouter un avantage. Comme Mme Forée était mariée à un homme très bien, comptable chez un gros négociant en produits chimiques, il n'était pas possible à M. Tirafond d'aller retrouver, là-bas, sa petite amie Lucile. Les Forée, gens très pudibonds, n'auraient pas pu tolérer cette situation irrégulière. C'est du moins ce que Lucile avait fait entendre à M. Tirafond pour pouvoir se débarrasser de lui durant deux semaines. Elle avait

usé des mêmes arguments auprès d'Alphonse Poulard. C'est ainsi que sa fugue chez Albertine lui était de véritables vacances. Alors, puisque, d'après ses aveux, Gaston Verdoyant lui plaisait par-dessus tout, il n'avait qu'à prendre ses va-



Quand, le matin, Gaston quitta Lucile... (page 16).

cances et à filer à Poux-sur-Nage avec Lucile chez les Forée.

Ces derniers, en réalité, étaient des gens délicieux, de beaucoup d'esprit, aux idées très larges et qui s'accommoderaient fort bien d'avoir, pour 25 francs par jour, chez eux, un bon

vivant comme Gaston qui mettrait de la gaîté dans leur existence et ferait aussi le bonheur de leur amie Lucile.

— Ma petite, ton projet me semble absolument parfait. Aujourd'hui même je demande mes vacances à partir de lundi prochain.

— Combien as-tu à « Feu et Flamme » ?

— Trois semaines, comme tout le monde.

— Trois semaines ? Eh bien, zut alors ! Croirais-tu qu'Alphonse m'a toujours dit qu'il n'avait que quinze jours.

— Il t'a monté ce bateau, lui ?

— Comme je te le jure.

— Ça m'étonne de sa part. Il m'a toujours fait l'effet d'un garçon très franc.

— Possible ; tu vois qu'on peut se tromper sur les gens.

— C'est vrai. Aussi, est-ce à cause de toute ta sincérité..., mais, vraiment, je me sens pour toi, pour toute ta personne, une attirance de tendresse de cœur comme jamais aucune femme n'a pu avoir de moi. Vois-tu, Lucile, j'ai l'impression, qu'en toi, j'ai véritablement trouvé mon âme sœur.

— Ah ! comme tu es prenant, toi ! Comme tu sais bien parler aux femmes, dans l'intimité, toi ! Tiens, embrasse-moi encore.

Gaston lui donna un grand, un immense baiser et... se sauva rapidement pour ne pas arriver en retard au bureau.

Une fois dehors, il s'arrêta dans un bar pour prendre son petit déjeuner, puis gagna « Feu et Flamme ». A cette époque où les affaires étaient très ralenties, Gaston avait de grands loisirs. Aussi, les employa-t-il, ce matin-là, à songer à sa vie sentimentale qui, jusqu'ici, semblait s'ouvrir rayonnante devant lui.

Il se remémorait, point par point, tout ce que lui avait dit Lucile. Elle avait 34 ans et 2 mois. En effet, elle ne devait pas avoir davantage. Ce n'était pas une raison parce que son amie Albertine était au monde depuis 41 ans pour que Lucile eût autant d'années. Et puis, si elle avait voulu mentir sur son âge, elle n'aurait pas avoué plus de 29 ans 1/2, les femmes ayant de très grandes difficultés à atteindre et surtout à dépasser la trentaine.

Un fait demeurait absolument certain : c'est qu'il plaisait à sa nouvelle amie infiniment. Donc, pour Gaston, le but à atteindre était le suivant : remplacer Alphonse Poulard.

Evidemment, il fallait y aller doucement pour ne pas choquer Lucile. En psychologue, il savait qu'un amour ne s'éteint pas aussi rapidement que la bougie que l'on souffle au moment de s'endormir, quand on n'a pas, chez soi, l'électricité. Il fallait donc laisser faire le temps, en l'aidant, bien entendu.

A son sens, Gaston avait fort bien agi en ne chargeant pas d'invectives ce pauvre Poulard pour le mensonge à propos des trois semaines de vacances. Comme il connaissait la nature d'Alphonse, il se trouvait déjà (puisque ce dernier, jusqu'à sa tromperie, plaisait à Lucile), au courant du genre d'homme qu'elle affectionnait. Par conséquent, avec encore plus de douceur et de gaîté spirituelle que n'en déployait Poulard, il y aurait, sans doute, moyen de détrôner cet amant de cœur.

Après tout, la place en valait la peine.

Entre ses deux amis inconnus et M. Tirafond, Lucile se faisait, bon ou mal an, 102.000 francs dans son année. Bonne fille, elle aidait Alphonse de 15 à 20 billets de cent francs par mois, c'était quelque chose à ne pas dédaigner.

En ce qui regardait Fanny, les événements prenaient fort bonne tournure.

Evidemment, il n'eût pas été très correct de continuer à user des services de Poulard tandis qu'il s'évertuait à le desservir gentiment auprès de Lucile. En conséquence, il résolut de lui écrire immédiatement pour l'informer que, très fatigué, il prenait son congé et partait chez des amis en Normandie.

De ce fait il ajoutait : « Je dirai à Fanny avoir reçu l'ordre « d'aller inspecter la succursale de Caen et, me trouvant « dans le pays, je n'aurai pas besoin d'intermédiaire pour mes « correspondances. Je te remercie pour le télégramme « que tu as dû envoyer ce jour. Envoie une autre dépêche « au reçu de ce mot pour me dire que nous sommes d'ac- « cord. Tous mes meilleurs remerciements et crois-moi tou- « jours ton vieux et dévoué. « GASTON VERDOYANT. »

Ceci fait, il écrivit ce mot avec, dessus, la mention : « Par pneumatique ».

Ma Fanny quand même,

Je profite passage Paris pour t'envoyer ce pneu. Je suis ici entre deux trains. Rappelé télégraphiquement de Rouen à la

Compagnie, suis envoyé en inspection à succursale Poux-sur-Nage. Vais prendre express à gare de Lyon dans 3/4 d'heure. T'enverrai par télégramme adresse de mon hôtel.

Te dépiaute de caresses en te mangeant de mes plus tendres baisers.

Ton toujours tien quand même, GASTON.

Heureux de conduire les événements avec autant de méthode et de précision, Gaston mit les deux lettres dans la poche intérieure de son veston et monta, sans plus attendre, chez le Chef du personnel, pour le prier de lui faire partir son congé du lundi à venir. Ceci ne souffrit, forcément, aucune difficulté. Aussi, quand vint l'heure d'aller déjeuner, c'est avec joie que notre ami se dirigea vers son habituel restaurant.

Certes, il eût, de beaucoup, mieux aimé se rendre prendre son repas chez Lucile, mais, cette dernière déjeunait au Pavillon Bleu de Saint-Cloud avec M. Tirafond à qui elle faisait ses adieux avant son départ pour Poux et dont elle espérait bien tirer un billet de 50 louis, pour l'aider à offrir un cadeau aux Forée en remerciement de l'avoir hébergée.

Le soir, Gaston retrouva Lucile, chez elle, à 9 heures. Il se présenta en tenue de voyage, une valise à la main. Il aida son amie à boucler une petite malle, trois cartons à chapeaux, un sac de voyage et un paquet entouré de toile d'emballage. Ceci fait, tous deux décidèrent d'aller faire un tour au bois, pas plus tard que minuit, afin d'avoir le temps de rattraper leur nuit précédente. Ensuite, il fut convenu qu'ils se lèveraient à 10 h. 1/2, feraient un repas froid et s'en iraient, par le rapide moyen d'un taxi-auto, à la gare de Lyon, prendre le train de 12 h. 59 pour Poux-sur-Nage.

Albertine Forée, prévenue par dépêche de la venue de nos amoureux, avait envoyé son mari les attendre à l'arrivée de l'express. Elle ne l'avait pas accompagné parce qu'il pleuvait et que madame avait horreur de se mouiller les pieds.

— Elle a bien fait de rester chez elle, dit Gaston en entendant les explications que Forée donnait à Lucile. D'abord, si elle ne veut pas se laver les pieds, c'est son droit, ça prouve qu'elle est propre, car, en effet, vous n'ignorez pas,

cher monsieur, qu'il n'y a que les gens sales qui ont réellement besoin de se nettoyer.

— Très amusante, votre explication, monsieur Verdoyant, répartit M. Forée.

Et, se tournant vers Lucile, il lui murmura, assez fort pour que Gaston pût l'entendre :

— Vrai, alors, ce qu'il en a de l'esprit, votre ami !

— Et vous n'avez encore rien entendu, répliqua Lucile.

Le temps de traverser la grand'route, de là remonter sur le côté droit pendant 65 mètres et le trio était arrivé devant la grille du jardin. En entendant la cloche de la porte, Albertine, voyant que l'ondée diminuait, se risqua jusqu'à ouvrir la fenêtre de sa chambre et à leur crier, du premier étage :

— Bonjour, essuyez bien vos pieds, je descends.

Lucile recommença les présentations.

Rien qu'à la façon dont ils se dirent : « Monsieur, enchantée » et « Madame, je suis ravi », Albertine et Gaston comprirent, dès le premier coup d'œil et aussitôt la première intonation, qu'ils étaient sympathiques l'un à l'autre.

« Quelle chance pensait Mme Forée, ce monsieur va mettre un peu de gaîté dans notre vie de campagne monotone. »

« Quelle veine, pensait M. Forée, ce garçon pourra faire des parties de jaquet avec Albertine et me laisser un peu tranquille avec Lucile. »

« Heureusement qu'Albertine est une amie de tout repos, se disait Lucile ; je pourrai les laisser seuls sans inconvénient, quand Gaspard (c'était M. Forée) voudra me prendre quelques moments de très tendre intimité ».

« Bah ! méditait Gaston, pour 41 ans, elle a vraiment un chic encore épatant. Physiquement, elle est beaucoup mieux que Lucile. »

Telles sont les dispositions aimables dans lesquelles se trouvaient les deux ménages quand Ursule, une vieille fille du pays qui leur servait de domestique durant leur séjour, vint prévenir ces « Messieurs-Dames, que le potage, il était servi ».

La plus franche gaîté régna pendant tout le temps du repas.

Comme, vers 9 heures, le temps s'était remis au beau, on convint d'aller faire un tour afin de montrer le patelin à M. Gaston.

Au début de la promenade, étant donné qu'il faisait encore

jour, ces messieurs marchaient devant tandis que ces dames les suivaient à quelques mètres.

LUCILE. — Comment trouves-tu mon ami ?

ALBERTINE. — Très bien, c'est un homme du monde, ça se voit tout de suite.

LUCILE. — S'il en était autrement, je ne l'aurais pas comme ami.

ALBERTINE. — Où l'as-tu connu ?

LUCILE. — Dans un endroit très chic, à Armenonville.

ALBERTINE. — Evidemment, c'est une référence. Dis donc, il a de l'argent ?

LUCILE. — Il a une très jolie situation dans une grande banque.

ALBERTINE. — Fondé de pouvoirs, sans doute ?

LUCILE. — Oui, je crois, en tout cas, c'est quelque chose d'approchant.

ALBERTINE. — Célibataire ?

LUCILE. — Oh ! bien mieux que cela, divorcé.

ALBERTINE. — Peste, ma chère, tu ne te refuses rien. A propos, ça ne va pas le vexer qu'on ne lui demande que vingt-cinq francs par jour ? Tu sais, si tu crois que ça fera mieux, on peut lui prendre 40 francs.

LUCILE, *songeant que c'est elle qui offre le séjour à son cher Gaston.* — Oh ! non. Ne fais pas cette gaffe. Je l'ai prévenu déjà quel était le prix.

ALBERTINE. — Oh ! c'est parfait. Tu sais, ce que j'en disais c'est parce que c'est un homme chic.

LUCILE. — Crois-moi, il est préférable de ne pas y aller trop fort au début.

ALBERTINE. — A ton idée. D'ailleurs tu as plus que moi l'habitude des hommes.

LUCILE. — C'est pour cela, laisse-moi te guider.

M. FORÉE. — N'est-ce pas que c'est gentil, ici ?

GASTON. — Je dirai même : délicieux. Un calme, une végétation, des maisonnettes exquises, un air parfaitement pur. Savez-vous ce que je regrette, monsieur Forée ?

M. FORÉE. — Ma foi, non.

GASTON. — C'est de ne pas être peintre, car j'aurais pris de ces petits coins !

M. FORÉE. — Ça n'a pas d'importance, si ça peut vous

être agréable d'emporter des vues de Poux, je vous prêtera mon appareil photographique.

GASTON. — J'accepte avec plaisir.

M. FORÉE. — Ah ! Si ma femme vous entendait !

GASTON. — Que dirait-elle ?

M. FORÉE. — Elle serait dans la joie. Figurez-vous qu'elli adore la photo et qu'elle me tarabuste continuellement pouə que j'aille, avec elle, prendre des vues. Or, moi, je vous avour que si je viens dans ce trou vert, c'est surtout pour me reposee et non pour abattre des kilomètres en vue de rechercherr chaque jour, de nouveaux sites. Donc, si vous êtes courageux, vous pourrez, le matin, vous en aller impressionner des plaques et si la présence de ma femme ne vous importune pas, soyez tranquille, elle vous suivra avec le plus grand plaisir.

GASTON. — Mais, soyez assuré, cher monsieur, que madame Forée me comblera d'honneur en consentant à venir avec moi.

M. FORÉE. — Eh bien, c'est entendu. Arrêtons-nous ici pour prendre un peu de bière, et dites-lui vos intentions.

GASTON. — Très volontiers.

A 10 heures, le café fermant, les deux couples s'en revinrent, mais, comme à ce moment, il faisait complètement nuit, M. Forée offrit son bras à Lucile et Gaston à Mme Forée.

M. FORÉE. — Que dis-tu de la combinaison photographique ?

LUCILE. — Très adroite.

M. FORÉE. — Alors, on s'aime toujours ?

LUCILE. — Pourquoi pas ? Et puis, tu ne trouves pas ? C'est si drôle des gens qui sont amants et maîtresses, tout juste 15 jours par an ?

M. FORÉE. — C'est vrai. Je t'avoue que c'est une originalité qui me plaît infiniment dans notre si tendre amour.

LUCILE. — Je comprends cela. C'est peut-être bien parce que ça ne dure que 15 jours que notre amour est précisément si tendre.

M. FORÉE. — C'est possible. Tu sais bien qu'on prétend que les meilleures plaisanteries sont les plus courtes.

LUCILE. — Oui. Tiens, c'est gentil ce mot de plaisanterie. A l'avenir, j'appellerai notre intimité comme cela.

M. FORÉE. — Grande gosse !

ALBERTINE. — Alors, vous êtes amateur de photographies, monsieur Gaston ?

GASTON. — Pas énormément, je vous l'avoue.

ALBERTINE. — Pourtant, tout à l'heure, vous aviez l'air...

GASTON. — Parce que M. Forée m'a dit que vous raffoliez d'aller le matin prendre des vues. Alors, j'ai dit que je serais très heureux de sortir avec vous, mais, croyez bien que, pour ce qui me regarde, la photo n'est qu'un prétexte à marcher près de vous en devisant. Tout comme vous, chère madame, j'adore la marche.

ALBERTINE. — Mais, je n'ai jamais adoré la marche. Mon mari est très exagéré.

GASTON. — C'est possible. Néanmoins, si vous êtes contente de vous promener demain matin avec moi, nous pourrons aller, pas trop loin, nous reposer dans quelque endroit agréable. Vous serez mon guide en cet asile où Dieu nous a conduits.

ALBERTINE. — Présentée ainsi, la sortie me plaît infiniment mieux. Nous pourrons aller au « *Chat qui miaule* ».

GASTON. — Qu'est-ce ?

ALBERTINE. — Un petit hôtel, je veux dire un restaurant, ou, plus exactement, un hôtel-restaurant où l'on mange des crèmes, comme on n'en a nulle part.

GASTON. — Je suis fou de la crème, les chats m'enchantent, vous m'êtes on ne peut plus sympathique, je crois que nous allons passer une matinée que, si je n'avais peur d'être prétentieux, je me permettrais de qualifier de mémorable.

ALBERTINE. — Qui sait ? Elle ne sera peut-être pas la seule qui sera digne de votre souvenir.

GASTON. — Oh ! Vous allez me faire pleurer de ne pouvoir passer que 15 jours à Poux sur-Nage.

ALBERTINE. — Bah ! Quelquefois, à Paris, on passe aussi de bons moments.

GASTON. — C'est exact.

Et ainsi, tout en devisant aimablement, ces dames et ces messieurs regagnèrent la villa des Forée que Gaspard, toujours original, avait fait baptiser par un marbrier :

« Les Balsamines ».

(Souhaits de bonne nuit. Distribution de bougies. Lucile et Gaston, dans leur chambre).

LUCILE. — Eh bien, mon chéri. Comment les trouves-tu ?

GASTON. — Très accueillants, fort aimables.
LUCILE. — Et elle ?
GASTON. — Quelconque. Evidemment, elle n'a pas 30 ans,

Il poussa la porte et tous deux aperçurent... (page 31).

mais, quoique vieille, on se rend compte que c'est une femme qui a dû être bien.

Lucile. — Oui, elle est très gentille. Dis donc, emmène-la demain matin, puisque tu sors ; ça lui fera plaisir et, vis-à-vis de lui, ce sera poli.

Gaston. — Oui, mais je ne recommencerai pas tous les jours.

Lucile. — Mais non, de temps en temps. Bonsoir, petit loup.

Gaston. — Bonsoir, Lulu.

(Souffle. Bougie éteinte).

(Albertine et son mari, dans leur chambre.)

Albertine. — Eh bien, comment le trouves-tu ?

Gaspard. — Très gentil, fort correct.

Albertine. — Oui, peut-être pas d'une beauté extraordinaire, mais, comme tu dis, très distingué.

Gaspard. — Oui.

Albertine. — Bonsoir.

Gaspard. — Bonsoir.

(Souffle. Bougie éteinte.)

IV

Illusions perdues et nouveaux espoirs

Le lendemain matin, M. et Mme Forée, Gaston Verdoyant et Mlle Lucile se retrouvèrent groupés autour de la table de la salle à manger à l'heure du petit déjeuner.

Il faisait un temps à souhait pour aller prendre des vues photographiques. Albertine et Gaston ne faillirent pas à leur promesse. Sur le coup de 8 heures, tous deux se mirent en route sous les regards un peu narquois de Lucile et de M. Forée.

Quand ils furent sortis du pays proprement dit, certains de n'être pas vus de l'épicier-marchand de journaux, du pharmacien-marchand de couleurs, du coiffeur-parfumeur et du boulanger-marchand de tabac, Gaston prit doucement Albertine sous le bras.

Gaston. — Alors, on y va ?

Albertine. — Où ça ?

Gaston. — Eh bien, au « *Chat qui miaule* ».

Albertine. — Ah ! Ah ! Il n'a pas oublié !

GASTON. — On pourrait prendre quelques vues.

ALBERTINE. — Oui, cinq ou six.

Au hasard de la promenade, on entend, de temps à autre, le déclic de l'appareil.

Arrivés au « *Chat qui miaule* », les deux amis prirent place à une petite table, dissimulée dans un coin sombre.

— Que prenons-nous ? demanda Gaston.

— C'est l'occasion de prendre une crème, spécialité de la maison, répondit Albertine.

— Je me demande pas mieux, chère amie.

Comme la patronne s'en venait demander ce qu'ils désiraient, Mme Forée, en habituée de la maison, commanda sans hésiter :

— *Deux chats frôleurs.*

GASTON. — Tiens, c'est rigolo comme dénomination de crème.

ALBERTINE. — Oui, mais c'est si bon avec leur sauce framboise-fraise, ça flatte tellement bien le palais qu'on admet que ce nom répond parfaitement au mets.

GASTON. — Oh ! Vous me rendez gourmand ; j'ai déjà l'impression d'en avoir plein la bouche.

ALBERTINE. — Voyez-vous ça ! !

Mme Beaujument, la patronne, apporta les *chats frôleurs* et partit servir de nouveaux clients.

GASTON. — C'est délicieusement exquis, chère amie.

ALBERTINE. — N'est-ce pas ? Ceci vous prouve que j'ai tout de même bon goût.

GASTON. — Rien, jusqu'ici, ne m'a permis d'en douter.

ALBERTINE. — A propos, je voulais vous demander quelque chose.

GASTON. — Je vous écoute.

ALBERTINE. — Comment trouvez-vous mon mari ?

GASTON. — Charmant. Beaucoup d'esprit, très instruit, très Parisien comme idées, en un mot, ce que l'on appelle : un monsieur très averti.

ALBERTINE. — Ah ?

GASTON. — Ce n'est pas votre opinion ?

ALBERTINE. — Enfin, il vous est sympathique ?

GASTON. — Au plus haut degré.

ALBERTINE. — Tant mieux, parce que, puisque vous lui plaisez beaucoup, je pense que nous pourrons nous revoir fréquemment à Paris.

GASTON. — Je le souhaite de tout mon cœur.

Cette conversation si bien commencée fut interrompue, à ce moment par l'entrée d'une très jolie brune aux yeux verts, portant tout au plus 25 ans, qui, apercevant Mme Forée, s'en vint vers elle en lui criant :

— Oh ! Albertine, que je suis contente de te rencontrer.

— Oh ! ma petite Suzanne, justement je pensais à toi, pas plus tard qu'hier.

— Ton mari va bien ?

— Très bien, merci. Permets-moi de te présenter un de nos vieux amis de la famille dont je t'ai certainement parlé : M. Gaston Verdoyant.

— En effet... Monsieur, enchantée.

— Mademoiselle Suzanne, dont j'ai dû vous dire tous les talents de musicienne ?

GASTON. — Parfaitement, mademoiselle, Mme Forée m'a, bien des fois, parlé de vous. Croyez que je suis très content de faire votre connaissance

ALBERTINE. — Dis donc, Suzanne, tu es seule ?

SUZANNE. — Aujourd'hui, oui.

ALBERTINE. — Prends quelque chose avec nous.

SUZANNE. — Très volontiers.

Mme BEAUJUMENT. — Madame désire ?

SUZANNE. — La même chose, *un chat frôleur*.

Pendant que ces dames échangeaient des mots, dans la joie qu'elles avaient de s'être rencontrées, Gaston, tout en les écoutant, songeait que son séjour à Poux s'annonçait comme devant être fort agréable.

L'ennui qu'il avait éprouvé sur le premier moment, de voir son tête-à-tête avec Albertine un instant troublé, s'était complètement effacé devant la grâce de Suzanne. Il n'eut pas même un petit regret quand il entendit Mme Forée dire à son amie :

— Puisque tu es toute seule, viens déjeuner avec nous. Mon mari sera enchanté et Lucile aussi.

Et quand Suzanne accepta, Gaston ressentit même une très réelle satisfaction.

A cet instant, il songea qu'il devait envoyer un télégramme à Fanny pour lui faire connaître son adresse à Poux-sur-Nage. Profitant de ce qu'Albertine n'était pas seule, il pria ces

dames de l'excuser quelques minutes, le temps d'aller jusqu'à la poste envoyer des cartes.

En sortant, il appela Mme Beaujument d'un signe discret et lui demanda si elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il reçut sa correspondance à l'hôtel du *Chat qui miaule* ?

Cette bonne dame accepta immédiatement, à condition que lui fût versé d'avance un billet de cinquante francs, ce qui était bien naturel puisque « monsieur n'était pas locataire ». Heureux d'avoir un domicile avouable à Fanny pour un aussi modique prix, Gaston effectua le paiement et se dirigea vers le bureau de poste. Il rédigea aussitôt la dépêche ci-dessous :

Fanny Tirafond,
136, *avenue Malakoff, Paris.*

Voyage parfait. Débordé travail. Pense bien à toi. Ecrirai demain. Adresse lettres :

Hôtel Chat qui miaule, *à Poux.*

GASTON.

Puis, une fois son télégramme remis, voyant qu'il n'était que 9 h. 35, il pensa pouvoir laisser encore un peu bavarder Suzanne et Albertine et profiter de ce qu'il avait un moment de solitude pour faire la lettre annoncée à Fanny, mais qu'il ne ferait partir que le lendemain

Alors, le cœur content, il écrivit :

Ma très chère Fanny,

Cette fois-ci, je reste une quinzaine dans ce trou. La vérification des opérations de la succursale étant très délicate, la direction a préféré me la confier. Voilà pourquoi j'ai dû faire cette ennuyeuse navette. Je t'assure que je n'ai pas gagné au change.

Ici c'est morne, ce n'est pas une ville c'est un trou infect où s'ébrouent quelques Parisiens sans argent au milieu d'infâmes campagnards.

Tu vois d'ici ce que l'existence peut être gaie pour moi. Dès 7 heures du matin, je suis au bureau, j'ai juste une heure pour déjeuner, puis je me remets à travailler jusqu'à 6 heures du soir.

C'est mon meilleur temps, celui où je quitte ma prison. De six à sept heures, je lis les journaux venus de Paris. Enfin je dîne, à Poux-sur-Nage. Tu peux ainsi te rendre compte exacte-

ment de ma vie de galérien. Ceci t'expliquera, en outre, pourquoi ma correspondance sera dénuée d'intérêt.

Ecris-moi bien vite, ma Fanny à moi, donne-moi de tes nouvelles chaque jour si tu le peux et tiens-moi au courant de ce qui se passe dans notre très cher Paris où il me tarde tant de rentrer pour pouvoir te revoir.

J'enclos dans cette enveloppe, au bas de ces lignes, toute l'étendue de ma tendresse que je voudrais ardemment t'exprimer en baisers.

Ton toujours Gaston quand même.

P. -S. — La compagnie m'a dédommagé de mes frais sur le bar me de 18 fr. 85 par jour.

Comme je n'ai pas moins de 30 francs de dépense. et encore en y allant très doucement, je te serais très reconnaissant, si, bien entendu, la chose ne te gênait pas, de m'envoyer, dans ta réponse à cette lettre, quatre ou cinq billets de cent francs, plus si tu peux, moins si ton budget s'y refuse.

Pour éviter qu'à mon hôtel, on sache que j'ai reçu de l'argent, envoie-moi, exceptionnellement, ta lettre recommandée à la poste restante.

Merci d'avance. GASTON.

Satisfait de lui-même et aussi de l'existence, Gaston revint chercher Suzanne et Albertine à l'hôtel du *Chat qui miaule.*

Il régla le montant des trois « chats frôleurs » et le trio se mit en marche pour regagner tranquillement « les Balsamines ».

En chemin, Gaston proposa à ces dames de les photographier. Cette offre les amusa beaucoup.

— Chacune son tour, s'écria Suzanne.

Alors, saisissant l'appareil, elle tira Albertine avec Gaston, tandis qu'aussitôt après, Albertine tira Gaston avec Suzanne.

Puis, on parla de choses banales.

Sur la porte de la villa, Mlle Ursule se trouvait en grande conversation avec le garçon boulanger.

— Il faudra, Ursule, dit Mme Forée, mettre un couvert de plus, car Mlle Suzanne déjeune avec nous.

Ensuite, se dirigeant vers la cuisine pour jeter le coup d'œil de la maîtresse de maison, elle dit à Gaston et à Suzanne de monter tout doucement au premier étage afin d'y trouver M. Forée à qui la présence de Suzanne allait causer une surprise.

GASTON. — Si vous voulez, mademoiselle, débarrassez-vous donc de votre chapeau et de votre ombrelle et mettez-les dans notre chambre.

SUZANNE. — Dans votre chambre, vous voulez dire.

GASTON. — Non pas, Mlle Lucile, mon amie, partage le même lit avec moi, les Forée sont au courant.

SUZANNE. — Ah ! parfait. Voyez comme on a des idées bizarres ! Je croyais, au contraire, que c'était Albertine qui...

GASTON. — Non pas, non pas...

Ouvrant alors la porte de *leur* chambre, Gaston, tout en constatant que Lucile ne s'y trouvait pas, invita Suzanne à y pénétrer.

Quand elle se fût recoiffée, repoudrerizée et rerougi les lèvres, elle se lava les mains, et, suivant les conseils d'Albertine, s'en alla avec Gaston, sur la pointe des pieds, pour faire une bonne surprise à M. Forée.

Ils frappèrent à l'huis de sa chambre. Pas de réponse.

SUZANNE. — Il est peut-être allé faire un tour.

GASTON. — C'est possible.

SUZANNE, *désignant une autre chambre dont la porte n'était pas complètement fermée.* — Il est peut-être ici, car cette pièce est à l'ombre.

GASTON. — Voyons.

Il poussa la porte et tous deux aperçurent M. Forée, en caleçon, en train de mettre ses fixe-chaussettes et Mlle Lucile, étendue complètement nue, sur le lit, occupée à faire des ronds avec la fumée bleutée d'une cigarette.

Avec précaution, ils repoussèrent l'huis et disparurent, tout en étant bien convaincus que les coupables les avaient aperçus.

SUZANNE. — Ça, c'est la gaffe. Je vous en prie, cher monsieur, excusez-moi.

GASTON. — Je n'ai pas à vous en vouloir.

SUZANNE. — C'est moi qui ai eu l'idée de regarder précisément dans cette chambre.

GASTON. — Je l'aurais eu peut-être aussi.

SUZANNE. — Et peut-être pas.

GASTON. — Bah ! J'aime mieux savoir la vérité.

SUZANNE. — Soyez courageux. Surtout ne la tuez pas, les émotions me bouleversent.

GASTON. — Je me vengerai de Forée sur sa femme.

SUZANNE. — Qu'allez-vous faire ? Briser le ménage en lui racontant tout ?

GASTON. — Non pas. Je ferai la cour à Mme Forée, je lui ferai des déclarations brûlantes, de façon à l'émouvoir, à lui plaire...

SUZANNE. — Ah ! je respire ! et à faire avec elle ce que son mari faisait avec votre amie.

GASTON. — C'est cela, je m'efforcerai d'être vis-à-vis d'elle ce que je voudrais que vous acceptassiez que je fusse vis-à-vis de vous.

A cet instant M. Forée parut et, tandis que sa femme montait l'escalier, il s'écria joyeusement :

— Ah ! mademoiselle Suzanne !

Et Suzanne lui répondit :

— Ah ! monsieur Forée !

ALBERTINE. — Où est donc Lucile ?

M. FORÉE. — Dans la chambre du fond. Elle s'est couchée un moment, pour fuir le soleil et faire passer son mal de tête.

LUCILE, *entendant la réponse de Gaspard, crie derrière la porte.* — Je viens, je viens. Ça va mieux. Les dames peuvent entrer ! Bonjour, Suzanne !

SUZANNE. — Bonjour !

Et, toutes deux, Suzanne et Albertine, entrèrent s'inquiéter de la santé de Lucile.

M. Forée qui n'aimait pas les situations fausses, pria Gaston de venir avec lui, faire un tour de jardin et lui tint à peu près ce langage :

M. FORÉE. — Je ne doute pas, cher ami, que Suzanne et vous, soyiez tout à fait fixés, à l'heure qu'il est, sur ce que je ne craindrai pas d'appeler : mes sentiments affectueux pour Mlle Lucile.

Je suis certain du silence de Suzanne, femme délicieuse et sentimentale qui comprend très convenablement la vie ici-bas.

J'espère avoir votre parole d'honnête homme si je me risque à vous prier de garder un absolu silence, non seulement auprès de ma femme, mais aussi auprès de Lucile et de toute autre personne. sur ce qu'un hasard véritablement stupide et dû à l'imbécilité d'Ursule qui n'avait pas fermé la grille, vous a permis de voir pour le plus grand plaisir de vos yeux et la plus grande humiliation pour votre dignité personnelle.

Alors, c'est compris, n'est-ce pas ? Pas d'ambiguïté entre nous. Vous êtes un homme intelligent, puis-je faire appel à vous ?

GASTON. — Comptez sur moi, cher monsieur. Comptez-y

— *A 8 heures moins le quart, Lucile sort de sa chambre* (page 37).

d'autant plus que, si vous voulez que je vous avoue sincèrement ma façon de penser, je vous dirai : j'estime que ce genre de choses ne tire pas à conséquence.

M. FORÉE. — Merci et... à l'occasion... Comptez sur moi.

Puis, s'étant serré la main, ces messieurs rentrèrent pour prendre l'apéritif avec ces dames.

V

Gaston s'occupe de l'avenir et du passé

Durant l'après-midi de ce jour mémorable, nos cinq aimables personnages, louant une voiture automobile, explorèrent fort loin les environs de Poux-sur-Nage.

Ils dînèrent à 25 kilomètres de Poux et c'est, en pleine nuit étoilée qu'ils regagnèrent les « *Balsamines* », après avoir déposé Suzanne devant la porte du *Grand Soupir*, villa qu'elle allait habiter, durant trois mois, avec un de ses amis, exactement le treizième.

Oui, parfaitement. Quoiqu'en pût penser ce pauvre Gaston, Suzanne, cette délicieuse brune aux yeux verts, avait rompu avec sept amants et s'était fait plaquer par cinq autres. Evidemment, pour une fille de 24 ans, il faut reconnaître qu'elle n'avait pas perdu son temps. Elle prouvait encore qu'elle désirait toujours ne pas laisser couler trop d'années dans la solitude puisque, depuis six semaines, elle avait un treizième ami.

Il n'en faudrait pas déduire que cette charmante Suzanne fût une femme faisant un honteux commerce de galanterie. Nullement. Elle avait simplement un cœur très aimant et ne cherchait pas à tirer, de ses relations amoureuses, le plus léger bénéfice. Il est vrai que de successifs héritages, venus de la famille de sa mère et de celle de son père, lui permettaient, grâce à la jolie fortune qu'ils lui composaient, de s'offrir des amis pour eux-mêmes et non simplement pour la valeur intrinsèque de leur porte-monnaie.

En apprenant toutes ces choses intéressantes, Gaston avait pensé qu'il ferait le quatorzième avec le plus grand plaisir. Aussi, est-ce en proie à une certaine émotion que, pour rentrer, au sein de la nuit étoilée, il s'était enfin trouvé assis entre Albertine et Suzanne.

Profitant de ce que Mme Forée commençait à sommeiller, il lia conversation avec Suzanne.

Il eut, très adroitement, l'occasion de lui exposer qu'il serait très heureux de la revoir bientôt.

Suzanne. — Impossible ici, mon cher, j'ai un ami extrêmement jaloux qui ne laisse personne m'approcher.

GASTON. — Quel sauvage ! Il a peur qu'on vous dévore ?

SUZANNE. — Il me laisse voir du monde, mais en sa présence. Je ne crois pas, en conséquence, que ce serait un véritable plaisir pour vous de me voir, sous les regards de Robert.

GASTON. — Ah ! Il s'appelle Robert ?

SUZANNE. — Oui.

GASTON. — Jeune ?

SUZANNE. — 34 ans, toutes ses dents, une auto, pas mal d'argent, très gai, sentimental et.... jaloux.

GASTON. — C'est regrettable.

SUZANNE. — Qu'il soit jaloux ?

GASTON. — Non, c'est-à-dire oui. Sans cela nous aurions pu nous donner rendez-vous, nous revoir ; j'ai, de vous, une si douce impression.

SUZANNE. — Je ne vois pas la nécessité de se revoir ici. Croyez-vous qu'à Paris, nous ne serions pas mieux ?

GASTON. — En effet, mais quand ?

SUZANNE. — En octobre. Je vous écrirai.

GASTON. — C'est bien long.

SUZANNE. — Allons, soyez un peu raisonnable. D'ailleurs, ici, vous avez votre amie d'une part et d'autre part... à venger votre honneur avec Albertine.

GASTON. — Vous avez raison.

A ce moment, il se souvenait effectivement qu'il avait suffisamment d'occupations à Poux.

Suzanne prit congé de ses amis qui embrayèrent dans la direction des *Balsamines*.

Gaston, seul avec Albertine désormais, n'hésita pas à la réveiller parce qu'il devenait impérieux de se mettre d'accord avec elle pour la sortie du lendemain matin.

Il fut convenu qu'ils referaient un tour, toujours avec l'appareil photographique, et partiraient encore à 8 heures.

— Après tout, dit M. Forée, une fois n'est pas coutume. J'irai avec vous.

— Et moi je dormirai, affirma Lucile.

« Zut ! » pensèrent en même temps Albertine et Gaston.

Très ennuyé, M. Forée songeait : « Il vaut mieux ne pas trop m'obstiner à rester seul avec Lucile. »

GASTON, *bas à Albertine*. — Je vous préviens que je serai malade pour la promenade.

ALBERTINE. — Merci de me prévenir. J'aurai la migraine.

LUCILE. — Après tout, non, je ne dormirai pas, j'irai aussi avec vous, le grand air me fera du bien.

M. FORÉE. — Enfin, elle commence à comprendre qu'à la campagne, on ne se tapit pas, la moitié du temps, dans une chambre.

A près de minuit, les deux couples réintégrèrent, chacun leur chambre.

Gaston et M. Forée se serrèrent la main très énergiquement, en souvenir de leur conversation du matin et ces dames s'embrassèrent très affectueusement.

(M. et Mme Forée, dans leur chambre.)

MADAME. — C'est très gentil de venir avec nous. Tu comprends, il est poli de ne pas avoir l'air de délaisser ce garçon.

MONSIEUR. — Je l'ai bien senti, c'est pour cela que, spontanément, j'ai offert d'être de la partie.

MADAME. — Bonsoir, je tombe de sommeil et me sens très fatiguée.

MONSIEUR. — Moi aussi. Bonsoir.

(Extinction de la bougie.)

(Lucile et Gaston dans leur chambre.)

GASTON, *à lui-même.* — J'ai juré, je ne ferai allusion à rien. Je la laisse venir.

LUCILE, *à elle-même.* — J'ai promis à Gaspard de garder le silence, je ne parlerai pas.

Tous les deux se déshabillent et sans se dire un mot. Vu le silence prolongé, Gaston songe « Elle me fait la tête », et Lucile pense : « Il boude, mais, après tout, je suis bien libre ».

GASTON. — Tu as l'air contrariée.

LUCILE. — Moi ? Mais contrariée de quoi Au contraire, je suis très heureuse de l'excellente journée que nous avons passée.

GASTON. — C'est comme moi, mais je me sens un peu fatigué. La trépidation de la voiture.

LUCILE. — Evidemment. Je peux éteindre ?

GASTON. — Tu peux.

LUCILE, *l'embrassant.* — Bonsoir, chéri.

GASTON, *lui rendant son baiser.* — Bonne nuit, chérie.

(Le lendemain matin, à 7 heures dans la chambre des Forée.

Monsieur s'habille madame fait celle qui dort).

MONSIEUR. — Albertine, lève-toi, on va être en retard.

MADAME. — Non, j'ai trop mal à la tête, je reste.

MONSIEUR. — Je reste avec toi. Tu es très mal ?

MADAME. — Mais non, vas-y.

(Chez Lucile et Gaston. Lucile s'habille, et Gaston fait celui qui dort).

LUCILE. — Gaston, lève-toi, voyons, tu vas être en retard.

GASTON. — Non, je reste, je souffre trop de la tête.

LUCILE. — Veux-tu que je te tienne compagnie ?

GASTON. — Non, je ne suis pas assez malade pour te priver d'une promenade.

A 8 heures moins le quart, Lucile sort de sa chambre et se trouve nez à nez avec Gaspard, sortant de la sienne.

LUCILE. — Gaston est un peu souffrant, il dort.

GASPARD. — Albertine à la migraine, elle reste.

LUCILE. — Nous partons ?

GASPARD. — Evidemment, nous avons la chance d'être encore seuls.

LUCILE, *un peu inquiète*. — C'est vrai.

Et, ce matin-là, Gaspard et Lucile allèrent déguster, sans nthousiasme, des « *cha s frôleurs* » au *Chat qui miaule*, tandis que, dans la chambre, à l'ombre, sur le derrière de la maison, Gaston goûtait l'ivresse de venger son honneur et Albertine éprouvait le petit frisson qui secoue toutes les honnêtes femmes la première fois, seulement la première fois, qu'elles trompent leurs maris.

VI

UNE VRAIE MASCOTTE

Quand fut écoulé le temps du séjour à Poux-sur-Nage, Lucile et Gaston s'en revinrent à Paris.

Malgré l'insistance que les Forée mirent pour es décider à prolonger un peu leur présence à côté d'eux, ils se montrèrent inflexibles.

Lucile devait être à Paris pour revoir Alphonse Poulard, le soir même et repartir, le lendemain, en villégiature avec M. Tirafond.

Quant à Gaston, il lui fallait être exact au rendez-vous donné à Fanny, le jour même où Tirafond emmènerait Lucile.

Donc toujours sans se faire l'un à l'autre le plus petit reproche, es deux amoureux prirent ensemble le train qui devait les déposer à 7 heures 3 minutes sur le quai de la gare de Lyon.

Gaston, à qui Fanny avait, au reçu de sa lettre, fait parvenir 800 francs, offrit à Lucile de lui rembourser la somme de 375 francs, représentant ses frais de pension chez les Forée.

Bien entendu, cette dernière ne voulut rien accepter tenant à bien préciser à son ami : qu'il avait été son invité. Néanmoins, ce remboursement ne lui eût pas été pénible puisqu'Albertine, très amoureuse de Gaston, lui avait, après une conversation excessivement tendre, rendu la somme que Lucile avait versée.

Quant à Lucile, elle ne pouvait, en bonne conscience, se faire rembourser de l'argent que M. Gaspard Forée lui avait donné pour remettre à Mme Forée. Mais, Gaston, ignorant une partie de cette salade financière, estimait Lucile comme une femme de grande délicatesse et, de ce fait, était fort loin de lui tenir rigueur de ses quelques moments sentimentaux avec Gaspard.

Un peu avant l'entrée en gare, ils eurent ce bout de conversation.

— Ainsi, mon chéri, je vais te quitter jusqu'au 15 septembre.

— Hélas ! c'est bien long ! Impossible de te voir avant ton départ ?

— Mais, tu sais bien qu'il a lieu demain, à trois heures.

— Et, d'ici là ?

— Eh bien, et Alphonse ?

— Ah ! C'est vrai ! Je l'avais complètement oublié, celui-là.

— C'est mal, lui qui ne m'a jamais dit quoique ce fût de déplaisant sur toi.

— Pardi ! Tu ne lui as jamais parlé de moi.

— Ah ! oui. Ça, c'est vrai. Dis donc, coco, nous allons nous séparer, passe dans un autre compartiment, il est préférable qu'il ne t'aperçoive pas avec moi.

— C'est entendu. Au revoir, Lulu. *(Il l'embrasse.)*

— Au revoir, coco. Je t'écrirai... le plus souvent possible et tu me répondras à une adresse que je te ferai connaître.

— C'est parfait Dis donc, ne gaffe pas avec Poulard pour les trois semaines de vacances.

— Chéri, tu peux compter sur moi. *(Elle l'embrasse.)*

« Heureusement que j'ai télégraphié à Fanny que je n'arriverai que demain soir », songea Gaston en passant dans un autre compartiment.

Il laissa un grand nombre de voyageurs se faufiler entre Lucile et lui, de façon à être noyé dans la foule pour que Poulard ne pût pas l'apercevoir.

En proie à des pensées sinon tristes mais un peu vagues, il prit une voiture et se fit conduire chez lui immédiatement.

Il vit combien, en fort peu de temps, il était devenu un homme extrêmement occupé.

Et cette correspondance à laquelle il allait avoir à faire face ! Ecrire à Suzanne, écrire à Albertine, écrire à Lucile, consacrer son temps de liberté à Fanny, faire ses heures réglementaires de bureau ! Certes, pour tout autre que lui, il y avait de quoi ne pas savoir où donner de la tête.

La concierge lui remit son courrier, composé de quelques cartes postales envoyées par les collègues en vacances, d'une note du tailleur, d'une du gaz, de quelques prospectus et de trois numéros d'un hebdomadaire humoristique auquel il était abonné.

Une fois sa toilette rectifiée, Gaston, nullement fatigué par le voyage, décida, pour calmer sa fringale, d'aller dîner à l'Ermitage, endroit où il avait refait sa première dînette en tête à tête avec Fanny. Pendant son repas, ce n'est pas tant à son ex-femme qu'il pensa, qu'à la difficulté que l'on trouve à rencontrer une femme sérieuse, aisée, aimante, intelligente, artiste, jeune encore et absolument libre, c'est-à-dire n'ayant ni mari, ni amant.

Evidemment cette catégorie d'oiseaux rares n'est pas commode à dénicher. Gaston savait pertinemment que des femmes libres existent, mais la plupart du temps, si, précisément elles sont libres, c'est : ou bien parce qu'elles n'ont pas le sou, ou qu'elles sont bêtes comme leurs pieds, ou encore trop laides pour avoir pu plaire.

Cependant, étant de ceux qui désespèrent alors qu'ils

espèrent toujours, Gaston se dit qu'il chercherait la compagne de son rêve jusqu'à ce qu'il l'ait rencontrée. Aussi, il décida d'employer toute sa journée du lendemain à poursuivre ses investigations. « Il faut de l'énergie en ce monde », se disait-il, et « puisqu'il me reste huit jours de congé, je ne vais pas perdre le temps de liberté que me laissera Fanny, à passer des heures au café ou aux courses. Je chercherai une femme comme j'en veux une, c'est-à-dire pour moi tout seul ».

Heureux de ces bonnes résolutions, Gaston rentra rue Caulaincourt, se coucha immédiatement et s'endormit, ce soir-là, sans faire le plus petit rêve.

. . . . . .

Vers 10 heures du matin, tout à fait réveillé, il s'étira, se plaça presque en travers de son lit et réfléchit.

Le temps était de ceux qui vous incitent à la flânerie. Gaston se demanda où il pourrait utilement passer son après-midi à dénicher une âme sœur ? Il avait une liberté complète jusqu'à 9 heures du soir, heure à laquelle il devait retrouver Fanny sous l'horloge de la gare de la Porte-Maillot.

Il se dit, avec juste raison, qu'un régime de transition est préférable à une méthode trop brusque ; alors il décida de s'en aller dans les environs de Paris, dans cette banlieue qui est, sinon la campagne, du moins a une vague ressemblance avec elle. Cette excursion lui permettrait de se réacclimater à Paris, petit à petit.

Le lieu qu'il jugea le plus propice à son bien-être fut St-Cloud. Qui sait, d'ailleurs, si, au cours d'une promenade sous bois, il ne rencontrerait pas une femme comme il en désirait une, une de ces natures sentimentales qui adorent errer seules en conversant avec la nature ?

Après un copieux déjeuner pris dans un des restaurants de la rue Pigalle, Gaston alluma un cigare et se dirigea à pied, jusqu'à la place de la Madeleine, afin d'attraper le tramway qui le mènerait à Saint-Cloud plus agréablement que le chemin de fer.

Quand il se trouva derrière le Pavillon Bleu, quelle ne fut pas sa surprise en découvrant, dans la large avenue qui surplombe la caserne, une certaine quantité de baraques foraines. C'était la fête du pays !

Obligé de la suivre dans toute son étendue pour atteindre le parc, Verdoyant y trouva un certain attrait.

Vers le milieu, son attention fut attirée par la présence du fameux manège de vaches qui, aussitôt, lui fit songer à Fanny d'abord et à Lucile ensuite. Il passa, dédaignant de

— *Attendons encore une demi-heure* (page 43).

s'arrêter. Puis, soudain, il fut comme poussé par une force indomptable qui lui fit rebrousser chemin et s'arrêter devant le manège.

« C'est idiot, pensa-t-il, mais il faut que je fasse un tour. »

Quand s'arrêta la grande machine ronde, une foule se précipita à l'assaut des animaux.

Alors qu'il avait réussi à se camper sur le dos de l'un d'eux, une dame d'un certain âge, quoique encore jeune, lui demanda s'il voulait bien la laisser partager sa vache.

— Avec le plus grand plaisir, madame.

— Excusez-moi, monsieur, mais il y a tant de monde...

— Mais je vous en prie, madame, tout l'honneur est pour moi.

— J'adore tourner comme cela pendant une dizaine de fois; c'est évidemment stupide, je m'en rends compte, mais, que voulez-vous, monsieur, c'est plus fort que moi ; pour cela, je suis comme une enfant.

— Ah ! Comme je vous comprends, madame ! Si je vous disais que je suis comme vous !

— C'est vrai ? Oh ! Ce que ça me fait plaisir !

— Pourquoi donc ?

— Parce que mon mari avait horreur de cela et que mon ami n'en est pas très enthousiaste.

— Ah ! Vous êtes veuve, madame ?

— Oh non, monsieur : je suis divorcée depuis quatorze ans.

— Depuis 14 ans ! Moi aussi, madame.

— A mon profit, monsieur.

— Moi aussi, madame.

— Alors, la solitude me pesant, j'ai eu la faiblesse d'accepter, depuis quinze jours, un ami, mais je n'aime guère me montrer avec lui ; c'est un être peu distingué.

— Ah !

— Oui, c'est un vulgaire contremaître en maçonnerie, un garçon que je connais pour l'employer souvent aux réparations de mes immeubles.

— Ah ! Vous êtes propriétaire, madame ?

— Oui, monsieur, j'ai 7 immeubles, deux aux Champs-Elysées, un à la gare du Nord, et quatre dans la plaine Monceau.

— Que de soucis doivent-ils vous causer !

— Aucun. J'ai d'ailleurs un gérant.

— Heureusement. Nous en sommes au neuvième tour, madame ; après le dixième nous pourrons descendre et faire

une promenade sous bois si toutefois, ce n'est pas indiscret de ma part.

— Mais, au contraire, monsieur, j'accepte bien volontiers. On ne s'amuse jamais beaucoup quand on est seule.

Ainsi, après cet échange de mots, Gaston et la propriétaire firent une longue station de trois heures, en partie dans les allées du parc et, en partie dans une buvette très discrètement retirée sous des arbres.

Plus l'heure de la séparation avançait et moins Gaston éprouvait le besoin de se séparer de cette femme qui venait de lui avouer, en toute sincérité, qu'elle n'avait qu'un désir : se débarrasser de son ami et le remplacer par quelqu'un de son monde.

Quand il parla de partir pour être à Paris assez tôt afin d'avoir le temps de dîner avant de se rendre à 9 heures, Porte-Maillot, la dame lui dit :

— Attendons encore une demi-heure ; je vous jure que vous arriverez comme vous le désirez, car, je vous reconduirai avec ma voiture.

Avec sa voiture ! Cette femme exquise possédait une auto !

Gaston ne voulut pas contrarier cette aimable personne et se laissa convaincre sans la plus petite résistance.

Et ainsi, cette fin de journée le vit quitter sa nouvelle relation sur les mots les plus cordiaux et convenir de la revoir le lendemain à deux heures, place des Etats-Unis.

VII

Gaston et Fanny reprennent contact

Selon le programme, Gaston retrouva Fanny à l'heure et à l'endroit convenus.

Gaston était dans un état de bonheur comme savent rarement vous en fournir les imprévus de la vie.

Fanny ne voyait devant elle que joie et satisfaction. D'abord, depuis le milieu de la journée, elle se savait seule jusqu'au 16 septembre et, ensuite, elle n'ignorait pas que Gaston l'aimait avec encore plus d'ardeur qu'à l'époque où, elle et lui, vivaient de cette existence banale et bourgeoise que, généralement, vous impose le mariage.

Aussi, est-ce avec empressement qu'ils prirent une voiture pour s'aller promener au bois.

En passant devant le chalet du Touring-Club, Gaston aperçut, en pleine lumière, Alphonse Poulard en compagnie d'une femme outrageusement quelconque. Aussitôt, il pensa à Lucile et blâma fort son collègue d'employer ses vacances à tromper une aussi délicieuse amie

Cette constatation flagrante de la duplicité de Poulard lui ôta tout remords de chercher à le supplanter auprès de la jeune femme. Et puis, une chose aussi lui revenait à la mémoire. Ce mensonge d'Alphonse à propos de cette troisième semaine de congé qu'il dissimulait à son amie.

Cependant, vers le milieu de l'avenue des Acacias, Gaston songea qu'il allait être obligé d'avoir recours à un des procédés de dissimulation d'Alphonse. C'est pourquoi, se souvenant que, le lendemain, à deux heures, il avait rendez-vous avec celle qu'il appelait déjà, en lui-même, *sa* propriétaire, il n'hésita pas à dire à Fanny :

— Quel malheur que je ne puisse prendre mes vacances qu'après le 15 août !

— Et si tu essayais de les prendre avant ?

— C'est impossible, Les chefs ont la priorité.

— C'est vexant, parce que, précisément, je suis moi-même dans l'impossibilité de ne pas aller chez mes parents du 15 août au 1er septembre.

— C'est bien ce qui me désole. Bien entendu, là-bas, tu es trop surveillée pour pouvoir me voir librement.

— Oh ! tu penses ! Il n'y a rien à faire ; je suis tellement connue !

— Oui, effectivement.

Gaston était de plus en plus émerveillé de la façon parfaite dont s'arrangeaient les choses.

— Si nous allions prendre quelque chose au pavillon de la cascade, proposa Fanny.

— Peuh ! C'est si mal fréquenté. Je t'assure qu'il y aurait mieux, comme lieu de repos.

— Quoi donc ?

— Le Pavillon Bleu de Saint-Cloud.

— Ah ! oui, ça, c'est une bonne idée. Chauffeur, au Pavillon Bleu.

Quand ils arrivèrent devant cette terrasse fleurie qu'ar-

rose la Seine et qu'enchantent les violons, Gaston crut devoir pousser un cri d'étonnement et d'admiration en constatant qu'il y avait la fête.

— On pourrait y faire un tour, tout à l'heure. Veux-tu, mon chéri ?

— Certainement, avec le plus grand plaisir.

— Lâchons la voiture, nous reviendrons par le train.

— En effet, tu as raison.

Gaston ne tenait pas absolument à régler le taxi, mais, néanmoins, ne pouvait manquer d'avoir le geste d'effectuer le paiement. Alors, il tira un billet de cent francs de son portefeuille, prétendant n'avoir pas suffisamment de petite monnaie.

— Ça n'a pas d'importance, dit Fanny, moi j'en ai.

Et, ainsi, une fois de plus, Gaston vit un de ses rêves se réaliser.

Quand ils eurent assez sucé de pailles à la grenadine, puis à la citronade, Gaston, qui ne voulait tout de même pas « y aller trop fort », fit de la monnaie pour solder les consommations.

La promenade, dans la fête, commença aussitôt.

Lorsque Fanny aperçut le manège de vaches, elle eut immédiatement le souvenir du jour où elle avait revu son ex-mari après quinze ans de séparation. Aussi, est-ce avec frénésie qu'elle dit à Gaston :

— Nous montons, n'est-ce pas ?

A cet instant, Gaston ne pensait pas à Fanny, pas plus qu'à Lucile qu'il avait, pourtant, rencontrée sur ce manège, mais *sa* propriétaire s'enfonçait obstinément dans sa tête.

— Oh ! oui, nous montons, répondit-il.

Et, tout comme la première fois, Fanny se jucha sur la tête d'une vache et Gaston sur le dos du même animal. Puis, encore comme autrefois, le petit jeu des mollets pincés reprit pour la plus grande joie de Fanny et le plus grand amusement des spectateurs.

La fête cessait à minuit. Gaston ne demandait pas mieux que de passer la nuit avec Fanny et, de son côté, Fanny souhaitait « la même chose que lui ».

Néanmoins, ni l'un ni l'autre ne proposa à l'autre ce que l'autre et lui-même désiraient tant !

— Si nous allions boire un peu pour faire descendre cette poussière ?

— Avec grand plaisir, mon chéri.

— Tiens, entrons ici, veux-tu ?

— C'est cela, ça vaut mieux, nous n'avons pas à marcher.

Quand il eut la certitude absolue que le dernier train pour Paris était passé, Gaston tira sa montre et demanda au garçon quand était le prochain départ.

— C'est fini, à présent, monsieur, le dernier est parti depuis 4 minutes.

— Bah ! s'exclama Fanny, ça n'a pas d'importance.

— En effet, approuva Gaston, nous n'avons qu'à rester ici.

— Nous avons de très confortables chambres au premier, insinua le garçon.

— Eh bien, c'est parfait, restons ici, reprit Gaston d'un ton très décidé, non sans ajouter cependant : « Qu'en penses-tu ? »

— Mais, comme tu voudras, mon chéri. En effet, on a l'air très bien ici.

Très heureux, Gaston régla les menthes à l'eau et s'engouffra derrière Fanny dans le couloir de l'hôtel.

(Nouveau garçon très empressé. Visite d'une chambre très spacieuse. Réglement d'avance).

Fanny, *commençant à se déshabiller.* — C'est très amusant ces parties pleines d'imprévu.

Gaston, *en bras de chemise).* — Oui.

Ce oui, dit sans empressement, fut remarqué par Fanny. En effet, ce pauvre Verdoyant était très contrarié. Il était en congé et avait toute sa matinée pour lui, mais Fanny ne se doutait forcément pas de cela. Alors, pour la vraisemblance, il se voyait dans l'obligation de partir à 8 heures du matin, de façon à lui laisser croire qu'il se rendait au bureau.

Fanny. — Tu n'as pas l'air satisfait.

Gaston. — Détrompe-toi, je suis aux anges ; mais j'étais en train de réfléchir que ça m'ennuyait beaucoup de filer demain matin de bonne heure à « Feu et Flamme ».

» Bah ! je ne manque jamais, j'ai bien envie d'envoyer un télégramme pour m'excuser de n'aller à mes occupations que l'après-midi.

— Evidemment, pour une fois que ça t'arrive d'avoir un empêchement... .

Il sonna le garçon, demanda une feuille de papier et, de la pointe de son stylo, il traça :

Direction Feufla. Paris.

Indisposition m'empêche venir ce matin. Serai travail 2 heures.

VERDOYANT.

— Au fait, tu pourrais bien prendre ta journée complète. Nous passerions, demain un jour exquis dans les bois.

— Impossible parce que si je disais cela, on enverrait chez moi un inspecteur et un des médecins de la compagnie pour m'examiner. Alors, tu vois le coup d'œil si l'on constatait mon absence !

— Tu as raison, coco. Eh bien, sonne encore le garçon, dis-lui de te faire partir ce télégramme à la première heure.

— Je préfère le porter moi-même au bureau et donner mes instructions, c'est plus prudent.

— Tu as raison, coco.

Gaston descendit prévenir au bureau qu'on ne monte le petit déjeuner qu'à dix heures, puis il déchira en multiples petits morceaux le télégramme et en fit disparaître les débris dans les w.-c., précisément au fond d'une cuvette, marque : Tirafond.

GASTON, *très content.* — C'est fait.

FANNY. — Tu pourrais entr'ouvrir la fenêtre, puisque nous n'avons pas de voisins en face.

GASTON. — En effet.

(Electricité éteinte. Laissons-les.)

Le lendemain, après une assez bonne matinée passée au lit, les deux ex-époux déjeunèrent à midi de façon à pouvoir prendre le train de 1 heure 2 minutes pour Paris-Saint-Lazare.

Ne sachant pas s'il n'aurait pas besoin de disposer de la soirée en faveur de *sa* propriétaire, Gaston, une fois dans le train, attaqua le taureau par les cornes.

— Tu sais, ma chérie, que, ce soir, je dîne chez Arthur Blanchard, le neveu du grand patron.

— Quel ennui !

— Evidemment, mais rends-toi compte ! C'est un vieil

ami, comme tu le sais, je lui dois d'être entré à « Feu et Flamme » et de m'y avoir fait monter un assez grand nombre d'échelons en fort peu de temps, relativement. Il m'est donc très difficile, pour le jour de son anniversaire, de ne pas me rendre à son invitation.

— C'est certain ! Il y a des choses qu'il faut faire absolument, mais, tu conviendras qu'elles n'en sont pas moins ennuyeuses pour cela.

— C'est la vie !

— Naturellement ! Alors, je te vois demain soir ?

— Bien entendu. A moins d'un extraordinaire imprévu, d'un de ces empêchements...

— Veux-tu encore au même endroit ?

— Sous l'horloge ?

— Oui, c'est commode pour moi, ça ne doit pas te déranger et puis, de là, on ira où ça nous chantera ; la Porte Maillot, c'est si central !

— Oh ! En effet, acquiesça Gaston, d'un air pas très convaincu.

(Arrivée à Saint-Lazare).

— Je t'accompagne un bout de chemin ?

— Non, ma chérie, tu sais, ménageons toujours la façade, surtout, vu mon absence du matin. Tiens, voici un taxi ! Je te dépose dedans et je file.

Fanny s'engouffra dans le fond de la voiture et se fit conduire aux Magasins du Louvre.

— Deux heures moins dix ! Je n'ai pas de temps à perdre, mais, je puis y arriver à l'heure, se dit Gaston. Chauffeur, en vitesse place des Etats-Unis.

VIII

Flirt et fiançailles

Dans ce coin élégant de Paris, sur cette place encore toute resplendissante de la grandeur que lui imprima le président Wilson, Gaston Verdoyant et Léone Talsaque se rencontrèrent pour la seconde fois.

Par une de ces coïncidences comme seul, ce grand maître, le Hasard, sait en faire naître, ils tournèrent, en même temps,

chacun venant en sens opposé, le coin de la rue de Galilée et de la place des Etats-Unis.

Léone, congédiant aussitôt son chauffeur, vint à la ren-

— *C'est très amusant ces parties pleine d'imprévu* (page 46).

contre de Gaston, en train de régler son taxi et lui dit : Gardez-le.

Cette première phrase de deuxième entrevue ne sonna pas

comme un bien gracieux tintement aux oreilles de notre ami, Aussi, tout en obtempérant aux ordres reçus, se disait-il, avec une pointe de philosophie :

— Promener, dans un taxi, une femme qui possède son auto, c'est l'envers total de la logique.

Mais, aussitôt, montant dans la voiture, Léone questionna :

— Où allons-nous ?

— Où vous voudrez, chère madame.

— A Saint-Germain ?

— Parfaitement, si vous le désirez.

— Eh bien, dites-le-lui.

Et, sans plus attendre, Gaston ordonna :

— A Saint-Germain.

A ce moment, il fut pris d'un petit découragement qui vint lui ravir une partie de son plaisir. En effet, il songeait qu'il avait emporté seulement 93 fr. 65 et se demandait comment il paierait : 1° le chauffeur ; 2° le goûter et 3° peut-être le dîner.

Evidemment, il pensa que, pour s'éviter des ennuis, il préviendrait Léone, à l'occasion, si elle le poussait à la dépense, mais, néanmoins, ne se dissimula pas que, l'aveu d'un manque de numéraire à une femme avec qui on n'a pas encore été extrêmement intime, produit, généralement, un effet assez déplorable.

— C'est d'autant plus vexant qu'elle est précisément la femme libre, aisée, sérieuse que j'ai toujours rêvé trouver.

Voulant savoir un peu qu'elle avait été son idée première en renvoyant son auto, Gaston, adroitement, posa une question :

— La route me paraît fort défoncée ; après tout, est-ce vraiment le terrain qui est mauvais ou cette voiture qui est mal suspendue ?

— Je crois qu'il y a de la faute des deux.

— Je déplore ces horribles secousses pour vous, chère madame, qui êtes habituée à votre 16 cylindres Panhard.

— C'est évident, ma voiture encaisse mieux mais, comprenez, les domestiques ont une telle langue que, ce soir, Aristide (Aristide, c'est mon chauffeur) serait allé dire à Noémie (Noémie, c'est ma première femme de chambre) que j'avais fait une fugue, toute la journée, avec un monsieur. Alors, vous voyez cela d'ici, Noémie l'aurait répété à Léa (Léa, c'est ma deuxième femme de chambre) qui l'aurait,

elle-même, rapporté à Justine (ma cuisinière) et aux Dorbien, mes concierges. Voilà pourquoi, j'ai préféré garder ce taxi, dût-il me coûter 150 francs pour ma journée.

— Ah ! combien je vous comprends, chère madame, s'exclama Gaston, très rassuré désormais sur le montant des dépenses qui lui incomberait.

De phrases banales en phrases quelconques, ils arrivèrent à Saint-Germain.

— J'incline à droite dans la forêt, s'pas, m'sieu et dame ? dit le chauffeur.

— Oui, excellente idée, répliqua Léone.

— Ah ! j'connais l'métier, j'vas vous mener dans des coins où'sque rien n'trouble la discrétion ; j'ai 18 ans d'garçon d'hôtel, 52 mois d'guerre et 4 ans d'chauffeur !

— Ne trouvez-vous pas qu'il est amusant, ce chauffeur, monsieur Gaston ?

— Oh ! Si ! Il est très rigolo.

— Oui, et puis, il vous met tout à fait à votre aise.

— Certainement. C'est un psychologue.

(Léone rit.)

(Gaston rit.)

La voiture roula encore quelques minutes puis :

— Tenez, si ces m'sieu et dame veulent descendre ici, à trente mètres, sous les arbres qui sont épais, y a des bancs d'mousse kif-kif moelleux comme les coussins d'soie des grands magasins. Moi, je me mets à l'ombre ici et j'lis mon journal, vous en faites pas.

— On descend ? demanda timidement Gaston.

— Très volontiers, monsieur Gaston.

Tandis qu'ils se dirigeaient, ivres de joie, vers les moelleux bancs de mousse, Gaston dit à Léone.

— Vous savez, chère madame, que je vais vous gronder très fort si vous continuez.

— Me gronder, pourquoi donc ?

— Parce que je ne veux pas que vous m'appeliez « monsieur Gaston », je veux, vous entendez, je veux que vous disiez Gaston, tout court.

— Bien Gaston tout court. Mais, alors, je ne veux plus, vous entendez, je ne veux plus que vous vous adressiez à moi en me disant « chère madame ». Appelez-moi Léone, tout simplement.

— Bien, Léone tout simplement.

(Petits rives. Pressions de mains. Bancs de mousse. Chants d'oiseaux sur calme plat.)

— Ah ! qu'on est bien, comme cela, loin du monde ! n'est-ce pas, Gaston ?

— Oh oui, Léone ! Perdus dans cet asile où Dieu nous a conduits...

— Ah ! que c'est charmant d'être en compagnie d'un homme distingué !

— Et d'une femme délicieuse !

— Vous le pensez, vraiment, vraiment, ce que vous dites-là ?

— Ah ! si je le pense ! Tenez, ou plutôt, tiens !

Gaston lui embrasse la main.

— Grand fou !

— Pourquoi ?

— Pour rien.

— C'est si bon de ne pas être seul !

— A qui le dites-vous ?

— Mais, encore, vous avez un ami, vous. Ce n'est peut-être pas le rêve, néanmoins c'est une société ; tandis que moi...

— Oh ! vous savez ce que je vous ai dit à propos de mon ami. Nous ne tenons nullement l'un à l'autre ; seulement, vous savez ce que c'est : il s'ennuie avec sa femme, moi je m'ennuie seule, alors, parfois...

— Oui, je comprends.

— Et puis, j'y trouve un petit bénéfice. Il est assez raisonnable dans ses mémoires.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument. Néanmoins, si je trouvais un homme du monde, libre, bien pensant, qui voudrait m'épouser...

— Ah ! Léone, taisez-vous ! Si vous saviez le mal que me font ces paroles...

— Pourquoi donc ?

— Parce que si j'avais une situation, sinon équivalente, au moins à peu près digne de la vôtre, je serais, avec joie, cet homme du monde, libre, bien pensant dont vous parliez à l'instant.

— Ah ! Gaston, ne souffrez plus de mes paroles, Gaston, Gaston, embrasse-moi.

(Longs baisers. Silence. Pressions de mains.)

— Si nous allions goûter au Pavillon Henri IV ? Léone ?

— Si tu veux, Gaston.

— Je n'ai pas d'herbe sur mon veston ?

— Non. Et moi ?

— Si, une petite fourmi sur votre robe.

— Enlevez-la.

Et, légèrement d'une chiquenaude appliquée sur la fesse droite de Léone, Gaston chassa une imaginaire fourmi.

(Marche lente dans la direction du taxi.)

— Ces m'sieu et dame vont où ça ?

— Au Pavillon.

— Nous prendrons un salon au premier.

— Oui, on est plus sûr de n'être vu de personne.

(Sandwich. Gâteaux variés. Champagne).

— Alors, c'est vrai, Léone ?

— Je n'ai qu'une parole.

— Moi aussi.

— Je suis très franche, je vais donc vous poser mes conditions.

— Je les écoute.

— Vous êtes absolument libre ?

— Absolument.

— C'est bien. Votre situation ?

— Environ 10.000 francs dans une assurance.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Si vous m'épousez, je vous prierai de cesser ce genre d'occupation. Je veux que mon mari soit mon égal, c'est-à-dire qu'il ne fasse rien.

— C'est promis, c'est juré.

— J'ai un caractère très gai, très conciliant.

— Je le sais.

— En compensation de ce que je vous fais perdre, je vous reconnaîtrai, par-devant mon notaire, une somme de 500.000 francs dont les revenus vous serviront d'argent de poche, les dépenses obligatoires de l'existence étant assumées par moi, sur le roulement de ma maison.

— Je souscris à ces conditions.

— Alors, nous voilà fiancés ?

— Evidemment.

— Oh ! Gaston !
— Oh ! Léone.
— On dîne ici ?
— Très volontiers.
— Et le chauffeur ?
— Va le renvoyer.

Gaston se précipite, tellement heureux de la bonne marche des événements, qu'il ne lui est nullement pénible de donner 75 francs à l'homme qui les a conduits si habilement dans cette forêt et a, en quelque sorte, guidé leurs premiers pas.

— Tu ne sais pas, Gaston chéri ?
— Non.
— J'ai une idée.
— Dis-là.
— On passera la nuit ici, je connais un hôtel très confortable, qu'en penses-tu ?
— Que ta proposition est superbe, ma chérie, ce sera notre voyage de fiançailles.
— C'est vrai, tu vois, je n'aurais jamais trouvé cela, moi : ce que tu as de l'esprit, tout de même !

IX

Gaston stabilise sa vie

A partir de l'instant où il fut fiancé à Léone, notre ami Gaston, sous prétexte de préparatifs, ne la vit plus, jusqu'au jour de son mariage, que de midi 1/4 à 2 heures moins 10 minutes, c'est-à-dire, juste aux instants de son déjeuner qu'il prenait régulièrement chez Mme Talsaque.

Afin de lui éviter de la fatigue, cette dernière l'envoyait chercher invariablement par Aristide avec la 16 cylindres Panhard.

Gaston profitait de ses soirées pour voir Fanny et passer de délicieux moments en sa compagnie. Il avait aussi à répondre régulièrement aux lettres de plus en plus enflammées d'Albertine Forée et à celles, toujours plus ardentes de Suzanne d'abord et de Lucile ensuite.

Un jour, sentant que toute situation doit être très franchement établie, il résolut de s'installer, pour le mieux de ces dames et de lui-même, dans sa nouvelle vie conjugale.

Aussi sentimental que pratique, il s'efforça de concilier tout le monde afin de ne pas être exposé à un trouble de sa quiétude et aussi afin de ne faire de peine à personne.

Le mieux, pensa-t-il, est de s'expliquer carrément avec chacune et de n'entamer une discussion avec l'une, que quand tout sera bien conclu avec la précédente.

Il était donc tout indiqué qu'il commençât par parler à Fanny, la seule qui fût encore à Paris et celle avec qui ça irait le plus rapidement puisque tout se passerait verbalement et non par correspondance.

Donc, ce soir-là, aux Folies-Bergère, Verdoyant dit à son ex-femme, durant le final du premier acte de la superevue :

— Tu me feras penser à te dire quelque chose, tout à l'heure, pendant l'entr'acte.

— Oui, mon chéri.

(Défilé de 350 *femmes nues. Violons, Cuivres, Cymbales. Sirène. Grosse caisse. Hurlements. Rideau).*

Au promenoir, Gaston se fit traiter de brute empaillée par trois belles de nuit qu'il venait de séparer, sans le vouloir, pour ne pas perdre la trace de Fanny qui se faufilait dans la foule, avec la rapidité d'une anguille, afin de pouvoir trouver, au buffet, deux chaises sous la présidence d'une table.

(Café Liégeoix. Meringues. Brioches.)

— A propos, mon chéri, que veux-tu donc me dire ?

— Moi ? Mais, rien de spécial.

— Cependant, il y a un moment, tu m'as dit...

— Ah ! Oui, c'est vrai. Tu vois, tu fais bien de m'y faire penser, j'avais totalement oublié. Il est vrai que ça a, pour nous, une si minime importance !

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

— C'est très simple : je me marie dans dix jours exactement.

— Pas possible ? ? ?

— Comme je te le dis.

— Et tu trouves que ça n'a pas d'importance ?

— Pour nous, ça n'en a aucune ou presque pas. Tu comprends, c'est un mariage de raison. Femme d'un certain âge, 48 ans, très bien de sa personne, grosse fortune et propriétaire de plusieurs immeubles.

— Remarque bien une chose : si tu as ta liberté, tu fais très bien. Evidemment, comme tu le sais par expérience,

le mariage, au point de vue du bonheur, ce n'est pas le rêve, mais en ce qui concerne l'assise d'une situation...

— C'est mieux parce que, vivant encore au milieu d'une société qui ne table que sur les préjugés, c'est légal.

— Parfaitement, tu as trouvé le mot.

— Je pense bien que tu ne vas plus travailler ?

— C'est la première condition qu'elle m'a imposée.

— Ah ! Et quelle est la deuxième condition ?

— D'accepter qu'elle me reconnaisse par-devant notaire une somme de 500.000 francs. Bien entendu, je ne toucherai pas au capital ; mais les revenus seront mon argent de poche, les autres frais étant à sa charge.

— C'est parfait. C'est certainement une femme fort bien, une femme du monde, qui a le geste, la manière... Dis donc, de temps en temps, on pourra renverser les rôles : c'est toi qui me feras des cadeaux.

— Tu t'en doutes bien, voyons, chérie. Toi, vois-tu, tu es toujours ma femme, la vraie, la seule.

— Ca, c'est gentil, mon cher Gaston.

(Sonnette. Bousculade. Places réoccupées. Musique. Levée du rideau. Arrivée de 700 femmes habillées d'un chapeau cloche).

— Dis donc, tu m'inviteras ?

— Où ça ?

— A ton mariage.

— Evidemment.

— Tu sais, je pense à quelque chose.

— Ah ?

— Oui, dans la rue Chalgrin, il y a une garçonnière qui va être libre pour octobre.

— Et alors ?

— On pourrait la louer, à nous deux. Dix mille. Ça fera 5.000 chacun, ce n'est pas la mer à boire.

— En effet... Et puis, c'est plus prudent de ne pas se voir dehors.

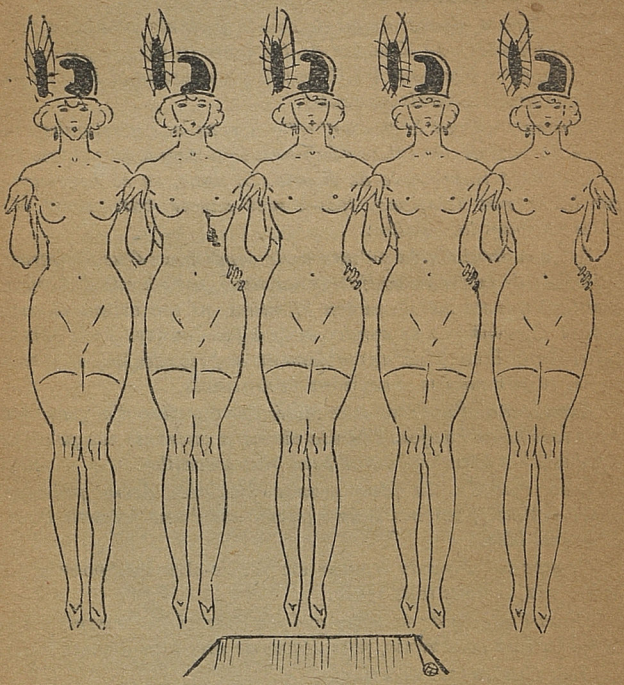
— Justement.

Une fois le spectacle terminé, Fanny et Gaston prirent chacun une voiture, et rentrèrent ainsi séparément, toujours par précaution.

Alors qu'en passant sur le pont Caulaincourt, Verdoyant

allumait sa trente-septième cigarette de la journée, il ne pouvait s'empêcher, en constatant combien les choses marchaient selon ses souhaits, de se dire à lui-même :

— C'est égal, je suis tout de même un type épatant.



— *Donc, ce soir-là aux Folies-Bergère* (page 55).

Enhardi par le succès et, désirant ne pas perdre de temps, Gaston, qui n'avait pas sommeil, résolut de régler la question avec Lucile, désireux qu'il était de procéder par ordre chronologique auprès de ses relations féminines.

Alors, ayant pris une belle feuille mauve de papier à lettre, il écrivit :

Amie très chère,

Une chose énorme m'arrive et tombe dans mon existence comme un vulgaire pavé dans une mare à grenouilles : je me marie. Mais, je t'en supplie, avant de crier ou de pleurer, lis cette lettre jusqu'au bout de façon à avoir le sourire.

Ne pouvant, douce vision de courts instants inoubliés parce qu'inoubliables, me détacher de toi pour la vie, je puis, si la chose t'agrée, être pour toi, l'ami le plus tendre et le plus sincère que tu aies jamais rencontré.

Comme tu peux le penser, cette union qui n'est qu'un mariage de raison, me laisse désormais tout mon temps et une part relativement importante de liberté. Si donc, tu es heureuse de continuer nos relations, fais-le-moi savoir par retour et je serai toujours ton Gaston.

Je ne mettrai à cela qu'une seule condition : Que disparaisse à jamais de ta vie ce goujat, ce menteur, cette brute d'Alphonse Poulard qui ne mérite ni ton affection, ni ton estime et encore moins l'argent que tu condescends à lui donner. Je le remplacerai donc bien plus agréablement auprès de toi, charmante amie, et aux mêmes conditions pécuniaires.

Excuse-moi d'aborder cette misérable question d'argent, mais, tu le sais hélas ! aujourd'hui la vie est si onéreuse dès qu'on veut dépenser un peu et qu'on ne peut plus travailler.

Bien entendu, la plus grande prudence devra présider à notre intimité, car ma future femme est d'une jalousie dont tu n'as pas idée.

Occupe-toi donc de trouver un rez-de-chaussée pour y faire notre nid, à nous tous seuls.

Dans l'attente de ta lettre qui me dira si tu souscris ou non à toutes mes conditions, je te dévore de mes plus tendres baisers.

Ton Gaston toujours tien.

Après avoir relu ce poulet, Verdoyant lui trouva fort belle allure, tant par le style que par la précision apportée à se faire comprendre.

Aussi, est-ce avec satisfaction qu'il passa sa langue sur les bords de l'enveloppe contenant ce billet et que, ceci fait, il gagna sa chambre à coucher.

— J'attendrai sa réponse avant d'écrire à Albertine, se

dit-il, et, patient, il s'en remit à sa bonne étoile qu'il baptisa, avec à-propos, son étoile d'amour.

Le surlendemain, pensant bien qu'une lettre de Lucile était arrivée à la distribution de midi, Gaston demanda à son chef de service de l'autoriser à partir une demi-heure plus tôt pour affaire urgente. En réalité, ayant déjeuné chez sa fiancée, il n'avait pu faire monter Aristide jusqu'à la rue Caulaincourt (il fallait être prudent) et, comme ce soir, il avait rendez-vous à six heures, dans le hall de la gare Saint-Lazare avec Fanny, ne pouvant la faire attendre, il voulait avoir le temps d'aller chercher la réponse de Lucile.

Le mot était court :

Ami Gaston,

Oui, mon chéri, tout est accepté. J'écris par ce même courrier à Alphonse pour lui signifier son congé. Compte sur moi pour question pécuniaire. Je m'occuperai trouver « frissonnière » dès ma rentrée.

En hâte, tous les meilleurs baisers de ta Lucile.

En rentrant, j'écrirai à Albertine.

Pour une fois, l'enchaînement des événements s'opposa nettement à son projet : Fanny tint absolument à s'en aller à Saint-Germain, boire des rafraîchissements avec des pailles... au pavillon Henri IV. Il ne put rien trouver pour contrecarrer ce projet et fut, en outre, forcé d'accepter de passer la nuit, précisément dans l'hôtel où... il avait passé sa première nuit de fiançailles.

Par délicatesse, le garçon leur donna la même chambre qui les avait abrités, Léone et lui, quelque temps auparavant. Il eut beau affirmer à Fanny qu'il serait forcé de partir de très bonne heure, rien ne put la fléchir.

— Tu n'as qu'à faire comme tu as fait la fois de Saint-Cloud : envoie un télégramme.

— C'était la première fois, ça a pu passer, tandis qu'aujourd'hui...

— Ça sera la deuxième. Mais, même si ça ne passe pas, qu'est-ce que ça peut te faire ? Une observation ? Et puis après... Etant donné que tu t'en vas fin du mois...

— Après tout, c'est juste, je n'y pensais plus. Tu vois, chérie, comme ce mariage me trouble peu.

Couchés à minuit, ils se dirent bonsoir à quatre heures du matin. Alors, Gaston n'ayant pas sommeil, profita de ce que Fanny était lourdement endormie, pour se lever doucement, s'approcher de la fenêtre et griffonner au crayon une lettre qu'il recopierait, à l'adresse d'Albertine.

Ma Titine jolie,

D'après quelques insinuations que Lucile m'a faites dans sa correspondance, j'ai cru comprendre qu'elle savait sinon tout, du moins presque tout et très certainement le principal.

Tu sais qu'elle m'adore et que, du fait de cette adoration, elle est d'autant plus jalouse.

Alors, vois-tu, le mieux est d'éviter qu'elle ne se venge horriblement sur toi. En conséquence, puisque tu es toujours libre le vendredi de 4 heures 1/4 à 7 heures moins 20, faisons une chose : voyons-nous ce jour-là, c'est d'ailleurs le jour le plus select de la semaine ; mais, pour éviter des histoires, par exemple qu'elle vienne te voir précisément un vendredi, tâche de louer un petit pied-à-terre, où nous pourrions nous voir seuls.

Si le montant de la location dépasse, par trop, tes ressources, je suis consentant à payer le surplus jusqu'à 6.000 francs.

Donne-moi ta réponse par retour pour que je sois fixé, au plus vite, ou sur mon chagrin si tu refuses ou sur mon immense bonheur si tu acceptes.

Reçois mes plus affolants baisers.

GASTON.

— Que fais-tu donc, mon chéri, tu ne dors pas ?

— Non, je suis énervé, alors je faisais des comptes.

— Ce n'est pas le moment, viens te recoucher et essaye de dormir.

— Oui... pour te faire plaisir.

Quelques minutes après, Fanny et Gaston dorment comme des bienheureux et ne se réveilleront qu'à onze heures moins le quart.

Quand Verdoyant arriva au bureau, il monta s'excuser auprès de M. de Guingois, pour son absence du matin. En effet la dépêche qu'il avait expédiée était destinée à Léone afin qu'elle ne fut pas inquiète de ne pas le voir venir déjeuner. Le prétexte invoqué ? Une inspection à Saint-Germain.

Une chose lui fit prendre le temps en patience en attendant

la réponse d'Albertine. Ce fut la tête décomposée de ce pauvre Alphonse Poulard qui, au reçu du mot de Lucile, venait d'apprendre « qu'elle avait horreur des menteurs, qu'il n'était qu'un goujat doublé d'un sale individu, qu'elle le plaquait comme une chaussette et qu'il n'avait plus à se permettre d'essayer de la revoir ».

Trouver une femme susceptible d'aimer, c'est, à l'occasion, quelque chose de faisable, en moyenne vingt-sept fois sur cent ; mais trouver une femme qui vous donne de 1.500 à 2.000 francs par mois, c'est faisable, évidemment, mais, en moyenne, cinq fois sur huit cent cinquante.

Et c'est cette pensée, inflexible dans toute sa brutalité de sa franche logique, qui, ce jour-là, rendait ce pauvre Poulard blanc comme le faux-col d'un nègre.

Devant la douleur bien compréhensible de son collègue, Gaston finit par déduire qu'il était tout de même pour quelque chose dans le malheur de ce cher Alphonse, si serviable pour les amis.

Aussi, fort peu égoïste, il réfléchit à ce qu'il pourrait bien faire pour lui.

Revenir sur sa décision et imposer à Lucile de le conserver ? Oui, mais elle n'aurait pas les moyens de financer pour deux. Donc, rien à faire de ce côté.

Le diriger vers Albertine ? La pauvre ! Elle n'avait pas le sou.

Lui abandonner Suzanne ? Peut-être, si elle ne voulait pas de lui.

Une idée ! Il le présenterait à Fanny... pour qu'elle priât M. Tirafond, qui avait de nombreuses relations de lui trouver une situation importante dans le commerce ou l'industrie.

Cette pensée sourit à Gaston. D'abord, il lui parut noble de réparer le tort qu'il avait causé à Poulard, ensuite, il était heureux pour la simple satisfaction de la morale, de le mettre dans le cas de gagner sa vie par son travail, c'est-à-dire proprement ; car, en bonne conscience, ce n'était guère une position pour Alphonse de vivre ainsi des subsides d'une femme. Enfin, Gaston trouvait exquis que ce fût précisément l'amant et grand entreteneur de Lucile qui procurât une place bien rémunérée à l'amant de cœur d'icelle.

Heureux de se découvrir une qualité : la bonté, Verdoyant se mit à recopier à l'encre la lettre destinée à Albertine.

Poux-sur-Nage étant dans la grande banlieue parisienne, il reçut, le lendemain soir, ce mot délicieux de Mme Forée :

Ami,

Oui, tout ce que tu voudras. Je suis entièrement de ton avis. Pas d'histoire et surtout aucun drame. Compte sur moi pour trouver un « aimoir ». N'aurai l'air de rien vis-à-vis de Lucile.

A bientôt, grand adoré, au premier vendredi de septembre.

Ton Albertine dans une escadrille de baisers fous.

C'est parfait, conclut Gaston, et, à présent, à Suzanne !

Ce soir-là, il présentait à six heures, Alphonse Poulard à Fanny.

Il fut entendu que, dès le lendemain matin, Poulard demanderait une permission et irait trouver M. Tirafond, à son bureau, à onze heures ; Fanny l'aurait mis au courant.

Alphonse, très ému, remercia chaudement les deux ex-époux et tint à leur témoigner sa reconnaissance anticipée en leur offrant l'apéritif. Fanny devant dîner chez des cousins, quitta son ancien mari à sept heures.

Content d'avoir, par hasard, une soirée de liberté, Gaston s'en alla dîner seul sur les boulevards et, de la terrasse du Café d'Angleterre, sur du papier à en-tête de cet établissement chic, il traça ces lignes pour Suzanne :

Bien chère amie,

Plus nous échangeons de lettres et plus je sens que, vous et moi, ne demandons qu'à avancer toujours de plus en plus sur ce terrain fertile et délicieusement riant que les poètes ont accoutumé de dénommer : l'Amour.

C'est donc avec une impatience fébrile que j'attends la venue du mois d'octobre qui verra aussi la vôtre.

Vous êtes riche, je suis pauvre ; vous êtes jeune et... je le suis moins ; néanmoins vous avez un grand cœur et... j'en ai un immense. Peut-être cet organe précieux réussira-t-il, malgré tout ce qui nous différencie, à nous rapprocher dans la plus intime intimité, si j'ose m'exprimer ainsi.

Je tiens à bien établir auprès de vous que je ne suis pas entièrement libre. Ceci, pour vous révéler toute ma franchise. En effet, comme vous le savez, Lucile est mon amie, une vieille

amitié, transformée, par le temps, en une de ces affections désormais indestructibles.

Vous comprendrez donc aisément qu'il ne m'est pas possible de la quitter. La peine que cette séparation lui ferait, la tuerait. Néanmoins, tablant sur ce principe, très juste : Ce qu'on ignore ne fait pas souffrir, je suis tout à fait consentant à la tromper, mais à la seule condition que ce soit avec une femme supérieure. Or, parmi mes relations, je tiens à vous avouer, sans vouloir vous flatter, que vous êtes la seule avec qui je pourrai commettre cette petite incorrection vis-à-vis de mon amie.

J'aime à penser que, vous rendant à mes raisons, vous vouliez bien, si vous êtes du même avis que moi, consentir à vous voir tous les mercredis de deux heures à quatre heures, dans un boudoir aux décors enchanteurs que je vous laisserai le soin de choisir et de meubler vous-même, m'en rapportant à votre excellent goût artistique.

En attendant l'indicible bonheur de lire votre favorable réponse, je me mets, bien chère amie, très humblement à vos pieds et me permets de vous baiser les mains.

GASTON.

Ce n'est que la veille de son mariage que Gaston reçut ce mot de Suzanne :

Gaston ami,

Croyez que ce n'est pas par négligence que j'ai tant tardé à vous répondre : j'étais en excursion avec Robert et c'est aujourd'hui seulement que nous sommes rentrés, retardés par une panne d'auto.

Je serai très heureuse d'être votre amie du mercredi. Je suis aussi très satisfaite que vous ne vous montriez pas plus exigeant sur le nombre de nos entrevues, car, je suis très franche, moi aussi, et tiens à vous dire que je n'ai aucunement l'intention de quitter mon ami.

J'ai, en outre, un autre ami, un simple ami de cœur que je vois trois fois par semaine. C'est un copain d'enfance que j'aime beaucoup et qui m'adore.

C'est, pour moi, une façon délicate de lui venir un peu en aide pécuniairement parce qu'il se trouve dans une situation très modeste.

Comme il est, lui aussi, employé à la Compagnie « Feu e

Flamme », vous devez le connaître. Il s'appelle Alphonse Poulard.

Je compte sur votre amitié et votre honneur pour ne jamais lui faire savoir que vous êtes un de mes adorateurs.

Je vous dis : à bientôt et vous dépêche mes baisers les plus affectueux,

SUZANNE.

— Ah ! ce Poulard ! Quel triste individu, s'écria Gaston après la lecture de cette lettre ! Et dire que j'ai été assez bête pour m'occuper d'améliorer son sort ! Ah ! combien il faut regarder où l'on met les pieds quand on marche ! Voilà les gens à qui on fait du bien !

Et, comme il s'apprêtait à traiter Poulard de sale vache, il réfléchit que ce serait trop lui faire d'honneur, car il songea que les vaches, tout au moins celles en bois, avaient été pour lui de fameuses mascottes.

Alors, en souvenir du manège sur lequel il avait connu plusieurs de ses chères amies, il fixa dans son cerveau l'effigie d'un de ces animaux et la baptisa, pour sa satisfaction personnelle : la Vache d'Amour.

FIN

IMP. SPÉCIALE DES ÉDITIONS PRIMA. — 33.835.

COLLECTION GAULOISE

PARAISSANT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

Est en vente chez tous les libraires et marchands de journaux

Un roman complet : 1 fr.

Vivante, gaie, légère avec un rien de grivoiserie souriante, cette collection, écrite par les maîtres modernes de l'humour, continue la tradition de ce passé, leste et joyeux, qu'illustrèrent les Piron, les Vadé et les Crébillon, dont les œuvres spirituelles et galantes firent les délices de nos pères.

ROMANS PARUS :

1. **La Vertu d'Alfred**
2. **L'Apprentie Cocotte**
3. **Un Tour de Cochon**
4. **La Maison du N° 8**
5. **Le Satyre de Meudon**
6. **La Galerie des Vierges**
7. **Hallucinations amoureuses**
8. **La Ceinture de chasteté**
9. **Les nuits de Messaline**
10. **Cœurs en folie**
11. **Amour de singe**
12. **Les Jumeaux de Pétasson**
13. **L'Amant de Gaby**
14. **Une Poule par jour**
15. **L'affolante Lilette**
16. **Moderne Don Juan**

Pour paraître prochainement : **Une petite Rosse**

Chaque volume est envoyé franco contre la somme de 1 fr. en timbres adressée aux

ÉDITIONS PRIMA, 67, rue Servan, PARIS (XI^e^)

L'ALMANACH DE LA GARÇONNE pour 1925

est en vente chez tous les marchands de journaux et libraires

Epicé, poivré, salé à souhait, il fut le plus grand succès de l'année dernière et fit les délices de milliers de lecteurs. Et qui donc en effet, ne l'achèterait point, certain qu'il est de trouver pendant quelques heures, un double régal pour ses sens et pour son esprit. Admirablement illustré par le leste crayon d'un maître du nu, l'almanach de la Garçonne fait revivre par la plume des conteurs légers d'autrefois toute la gauloiserie spirituelle de nos pères, à laquelle vient s'adjoindre l'impudicité perverse des nouvellistes d'à présent.

LISEZ TOUS

L'ALMANACH DE LA GARÇONNE pour 1925

Que nous vous enverrons franco contre la somme de 2 fr. 50, adressée en timbres ou mandat aux

ÉDITIONS PRIMA, 67, rue Servan, Paris (XI^e^)

Imprimerie spéciale des EDITIONS PRIMA. — 33.835.